



Une fenêtre ouverte sur le monde

Le Courrier

Décembre 1968 (XXI^e année) - France : 1,20 F - Belgique : 17 F - Suisse : 1,20 F



**SAUVER
VENISE**





TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

29

Piazzetta di S. Marco (détail)

Hors le profil des bateaux à l'horizon et le costume des passants, la célèbre place Saint-Marc, à Venise, n'a pas changé depuis que la peignit, au 18^e siècle, le peintre vénitien Canaletto (Bernardo Bellotto), qu'il ne faut pas confondre avec son oncle le grand Canaletto (Giovanni Antonio Canal). A gauche, la colonne de granit rapportée d'Orient au 12^e siècle par les Vénitiens, surmontée du lion ailé (notre page de couverture), emblème de saint Marc l'Évangéliste, patron de Venise. Elle domine, devant le palais des Doges, la place entièrement pavée de marbre. Cette toile se trouve à la Galleria Nazionale Corsini, à Rome.

Catalogue de reproductions en couleurs de peintures antérieures à 1860, Unesco, Paris.
Reproduction en couleurs 59,5×80,7 cm. Istituto Poligrafico dello Stato, Roma.

PUBLIÉ
EN 12 ÉDITIONS

Française	U. S. A.
Anglaise	Japonaise
Espagnole	Italienne
Russe	Hindie
Allemande	Tamoule
Arabe	Hébraïque

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e

Belgique: Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

ABONNEMENT ANNUEL : 12 francs français; 170 fr. belges; 12 fr. suisses; 20/-stg.
POUR 2 ANS : 22 fr. français; 300 fr. belges;
22 fr. suisses (en Suisse, seulement pour les
éditions en français, en anglais et en espagnol); 36/-stg. Envoyer les souscriptions
par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie
Unesco, place de Fontenoy, Paris.

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e, France.

Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :
René Caloz

Adjoint au Rédacteur en Chef :
Lucio Attinelli

Secrétaires généraux de la rédaction :
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Arturo Despouey (Paris)
Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)
Édition allemande : Hans Rieben (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Takao Uchida (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Édition hindie : Annapuzha Chandrasanan (Delhi)
Édition tamoule : T.P. Meenakshi Sundaran (Madras)
Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)

Illustration et documentation : Olga Rödel

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef



Pages

4	SAUVER VENISE Il n'est pas trop tard <i>par Ali Vrioni</i>
10	LES MILLE PARADOXES DE VENISE Une grande étude de l'Unesco
20	LA VILLE AUX 10 000 CHEFS-D'ŒUVRE <i>par Louis Frédéric</i>
35	RENDRE A VENISE UNE NOUVELLE JEUNESSE
39	UN PROJET DE MÉTRO SOUS LA LAGUNE
40	VENISE, MIROIR D'ORIENT ET D'OCCIDENT <i>par Marcel Brion, de l'Académie française</i>
46	PHILAE Un appel pour le sauvetage des temples <i>par René Maheu, Directeur général de l'Unesco</i>
48	LA SURVIE DE PHILAE <i>par Louis A. Christophe</i>
51	ABOU SIMBEL SAUVÉ DES EAUX
52	LE FILM DU DESTIN DE L'ANTIQUE PHILAE
56	LATITUDES ET LONGITUDES
58	NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT
59	INDEX DU COURRIER DE L'UNESCO 1968
2	TRÉSORS DE L'ART MONDIAL Piazzetta (Venise)

N° 12 - 1968 MC 68-1-240 F



Photo © Erich Hartmann - Magnum

Notre couverture

Symbole du destin de Venise, le lion ailé domine depuis huit siècles la Piazzetta Saint-Marc (voir page 2). Défi du génie humain à un milieu naturel hostile, Venise, haut lieu de l'art et de la culture, est aujourd'hui gravement menacée par les eaux et affronte les plus cruelles péripéties de son histoire.



SAUVER VENISE

il n'est pas trop tard

par Ali Vrioni

L'ITALIE n'est pas seulement remarquable par les monuments et les œuvres d'art que lui ont légués les peuples et les cultures de son histoire : elle l'est aussi par le soin qu'elle en prend. Les Pouvoirs publics et l'initiative privée qui, déjà en temps ordinaire, rivalisent de vigilance à cet égard, forcent l'admiration du monde par la vigueur de leur action, lorsqu'une catastrophe frappe des chefs-d'œuvre.

Comme il n'est pas, d'autre part, dans sa tradition de faire appel à l'aide d'autrui pour régler ses propres problèmes, il faut croire que le gouvernement italien a jugé les circonstances véritablement exceptionnelles, quand, le 4 novembre 1966, il s'est tourné vers l'Unesco pour mobiliser la solidarité internationale au service de Florence et de Venise, victimes d'inondations sans précédent.

Des concours sont effectivement venus de toutes les parties du monde et ont aidé ces villes à surmonter leurs difficultés immédiates. A Venise, toutefois, il est apparu que les problèmes dépassaient ceux que posent habituellement la restauration et la conservation des œuvres d'art, et que la sauvegarde de cette ville ancienne appelait un mode de coopération particulier. Pourquoi ?

Il serait tentant de répondre simplement que Venise est unique au monde, par sa situation d'îlot d'un autre temps, paradoxalement préservé, et par la profusion et l'opulence de ses trésors artistiques. Mais n'en

va-t-il pas plus ou moins de même, en équité, de tout haut lieu de la culture et serait-il concevable d'établir entre eux une hiérarchie ?

Aussi bien, n'est-ce pas à ses seuls mérites esthétiques, ni à un privilège sentimental que Venise doit, au regard des autorités nationales et de l'Unesco, sa singularité : c'est à l'extrême complexité de son milieu.

EN effet, le sort du patrimoine monumental et artistique de Venise ne dépend pas seulement de facteurs physiques, qu'il suffirait de modifier par des techniques appropriées pour que les œuvres soient protégées. Il est bien entendu que la survie de ce patrimoine est menacée par les tempêtes qui submergent la ville avec une fréquence accrue ; par les courants lagunaires qui érodent ses assises, lorsqu'ils sont trop rapides, et compromettent sa salubrité, lorsqu'ils sont trop lents ; par l'élévation progressive et, en apparence, inexorable du niveau des mers, combiné à un enfoncement lent du sol des îles (voir article page 10) ; par les micro-organismes qui attaquent les pilotis de bois sur lesquels reposent les fondations ; par l'humidité et la pollution de l'air qui rongent les marbres et altèrent les peintures.

Mais ces maux ne frappent pas une cité déserte, dans un endroit écarté de la terre. C'est une communauté urbaine en pleine évolution, en état de mutation économique, sociale et culturelle à maints égards critique, qui en souffre. Et qui, dans certains cas, les cause, ou, du moins, les aggrave.

La technique est presque toujours à la hauteur des difficultés, lorsque son intervention est réclamée par un organisme en pleine santé et animé

d'un mouvement d'expansion vigoureux. Ses spécialistes sont tout à fait capables d'imaginer et de réaliser les digues, les écluses, les systèmes d'alertes météorologiques, de régularisation du régime des bouches lagunaires et des canaux, de consolidation des fondations, de surélévation des rues et des locaux, de protection des édifices et de leurs richesses artistiques contre les agressions de l'air et de l'eau dont Venise a un besoin urgent.

Encore faut-il que la communauté humaine dont cette ville est l'habitat s'accorde sur l'avenir qu'elle entend se donner et ait la vitalité nécessaire pour rendre de telles entreprises possibles.

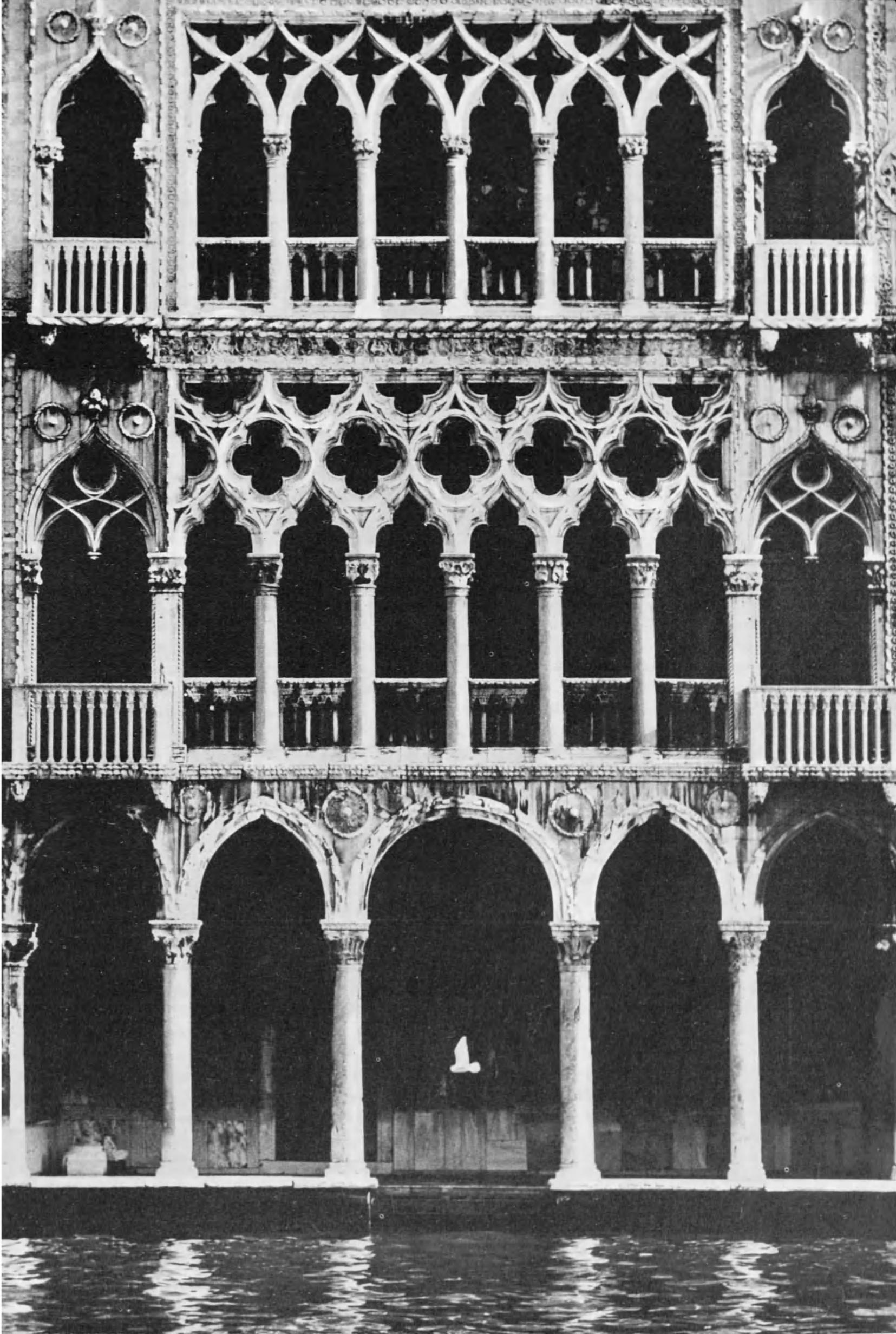
Or, les analyses socio-démographiques nous apprennent, pour commencer, que la population du centre historique vénitien est en voie de diminution constante depuis dix-huit ans. Pourtant, des usines et des installations portuaires ultra-modernes se sont installées et continuent de se développer dans la partie de la commune vénitienne sise en Terre ferme.

Mais cet essor n'entraîne pas, pour le moment, une reprise économique du centre historique. Une partie des Vénitiens estiment même qu'il s'exerce aux dépens de ce dernier. Et que le progrès de la nouvelle Venise menace

SUITE PAGE 6

UN REVE DE PIERRE ET D'EAU, ainsi apparaît encore la Ca d'Oro, palais construit au bord du Grand Canal, la principale des innombrables voies d'eau de Venise (3,8 km de long). Chef-d'œuvre d'architecture gothique, ce palais, qui fut construit dans la première moitié du 15^e siècle, aurait eu à l'origine sa façade peinte en or, selon la tradition, d'où son nom. Du 12^e au 18^e siècle, 200 palais furent construits le long du Grand Canal.

4 ALI VRIONI, assistant spécial du directeur général de l'Unesco, a été, de 1961 à 1965, directeur du Service des monuments de Nubie, à l'Unesco, puis directeur des opérations au département de la Culture (de 1965 à 1967).



Pour la première fois, le recensement des trésors d'art

de destruction les valeurs artistiques et culturelles de l'ancienne. Est-ce vrai ?

La réponse à cette question ne peut encore être donnée par personne. Ou bien, en effet, l'incompatibilité que certains croient découvrir entre l'esprit d'entreprise moderne et le génie ancien de Venise est réelle et irrémédiable, comme l'est l'opposition du paysage de cheminées et de grues de Marghera avec celui d'églises et de façades ouvragées qui fait la poésie des îles lagunaires. Auquel cas, la communauté vénitienne se scindera en deux, et ses fractions deviendront indifférentes l'une à l'autre, voire antagonistes.

L'industrialisation de la Terre ferme, qui se poursuivra hors de l'influence de la Venise traditionnelle, attirera probablement une proportion croissante — la plus jeune et la plus active — de la population du centre historique. La vie intellectuelle et spirituelle de celui-ci changera profondément. Ses possibilités de survie physique en seront également affectées : car il n'est pas certain qu'une ville devenue musée, en partie dépeuplée, aux capacités économiques aléatoires, réussira à se défendre contre la nature et les effets nuisibles de l'activité des hommes aussi efficacement qu'une ville en pleine explosion de vie.

Ou bien, alors, le développement économique n'est pas le mauvais génie de Venise, mais sa chance de salut. La mentalité constructive, le savoir, les ressources financières et techniques qu'il postule peuvent être mises au service de la sauvegarde de l'héritage vénitien et engendrer, comme autant de produits vivants, un bouillonnement d'idées, une floraison d'initiatives, un mouvement artistique nouveau, c'est-à-dire les éléments de cette fertilité culturelle qui fut long-

temps la grâce de Venise et qui peut revenir (voir article page 35).

Les mêmes grands consortiums industriels et commerciaux qui creusent aujourd'hui des chenaux pour faciliter aux navires la traversée de la lagune et ont le pouvoir de détruire progressivement la beauté et l'atmosphère de Venise peuvent, s'ils y trouvent leur intérêt, s'employer avec autant d'imagination, d'énergie et de moyens, à protéger des inondations et des dégradations — par des travaux publics de grande envergure, aussi bien que par l'entretien continu de ce qui doit être conservé du passé — les demeures nobles du centre historique qu'ils auront choisies pour siège prestigieux de leurs directions.

LE goût que trouverait la jeunesse à la vie de la cité en expansion l'inciterait, sans doute, à s'y fixer et à l'animer, au lieu de s'en évader, comme elle le fait à présent. A condition d'abord, bien sûr, qu'elle puisse y habiter : mais le dynamisme économique et financier, combiné à des mesures législatives appropriées, peut contribuer à l'assainissement des zones résidentielles et à l'aménagement de logements confortables, dans un décor architectural qui offre le charme des temps anciens.

Il est donc probable que le sort du « monument » que constitue Venise dans son ensemble, et celui des trésors d'art qui enrichissent ses chapelles, ses salons et les couloirs que forment ses rues, dépendra, en dernier ressort, de l'option qui sera faite entre ces deux visions opposées.

Mais comment sera-t-elle faite ? Par le hasard ? Par un pari ? Si l'on songe à la valeur de l'enjeu, n'est-il pas plus

digne de notre civilisation que de telles décisions soient prises en toute clarté ? Et soient fondées sur une connaissance sérieuse et approfondie des problèmes ?

C'est évidemment la voie dans laquelle se sont engagées les autorités italiennes en créant, notamment, divers organismes d'étude, de coordination et d'action, au niveau national et au niveau local. Et, parce que les conséquences de cette recherche intéressent l'humanité tout entière, que la mort de Venise amputerait d'un rêve, l'Unesco a été invitée à participer à cette tâche de longue haleine.

Le premier travail accompli par l'Unesco a été une étude systématique de tous les travaux italiens susceptibles de mettre en lumière la nature et les relations mutuelles des problèmes, tant physiques qu'humains, qui se posent à Venise. Il est sorti, de cet effort d'analyse et de réflexion, un document volumineux, mais, ce qui est plus intéressant, une certitude : la certitude que les problèmes de Venise sont si intimement liés les uns aux autres, si complètement interdépendants, qu'il est impossible de comprendre l'un sans connaître les autres et impossible d'en résoudre aucun sans s'attaquer à tous.

L'expérience prouve que des résultats satisfaisants, dans de telles conditions, ne peuvent être obtenus qu'en mettant en jeu des méthodes interdisciplinaires, et que la solution des problèmes eux-mêmes requiert un plan d'action global.

La possibilité de réaliser un tel programme constitue, en vérité, le problème de Venise, dont les problèmes techniques ne sont que des facettes — souvent taillées en trompe-l'œil.

Il est conforme à ses objectifs et dans la logique de ses moyens que

SUITE PAGE 8



Photo © AFI, Venise

Trente inondations de plus de 1,10 m au cours des dix dernières années : tels sont les maux de Venise et des Vénitiens. A gauche, devant la fameuse arche de marbre du pont du Rialto, au cœur de la ville, on circule en barque sur le quai le long duquel viennent s'amarrer les bateaux... ou on patauge en bottes d'égoutier. Péril pour la cité lagunaire, les hautes eaux deviennent de plus en plus redoutables.

Venise à l'aube du 16^e siècle, restituée dans toute sa gloire par le fameux peintre et graveur vénitien Jacopo de Barbari (gravure sur bois). Au premier plan, la place Saint-Marc. Au second plan sur la gauche, enjambant le Grand Canal, le pont du Rialto, qui tient son nom du quartier de Rivo Alto, centre de Venise au 9^e siècle : c'était alors un pont de bois (voir photo page 23). On lui substitua, à la fin du 16^e siècle, le pont de marbre que l'on voit sur notre photo de gauche.



Ce plan de Venise a été gravé en 1500 par Jacopo de Barbari. L'artiste a su lier avec un rare bonheur précision géographique et poésie sur cette carte géante dont chacune des six planches mesure 70 cm X 100 cm. En haut, de gauche à droite : l'extrémité occidentale du Grand Canal, face à la terre ferme. Le rivage septentrional. Au large, l'île de Murano. Dans les cieux domine Mercure, attestant la suprématie commerciale de Venise. L'île de Torcello dans la lagune. Avant que naquit Venise, elle servit de refuge aux populations de la Terre ferme, lors des invasions du 6^e siècle. En bas, l'île de la Giudecca, sur la rive méridionale de la lagune. Venise, grand port où domine Neptune, dieu de la mer. A l'arrière-plan, la place Saint-Marc et le palais des Doges ; au premier plan, l'île de S. Giorgio. L'ouverture orientale du port, dans laquelle reflue la mer. Topographiquement parlant, ce plan pourrait encore guider un voyageur du 20^e siècle. Dans l'ancienne ville, seuls certains édifices et monuments ont changé.



Photo Archives Musée Correr, Venise

SAUVER VENISE (Suite)

Venise ses eaux, ses vents et ses dieux

L'Unesco se mette à la disposition du gouvernement italien pour contribuer à la formulation et à l'exécution d'un plan de sauvegarde de Venise : c'est ce qu'a décidé le Conseil Exécutif de l'Unesco, à sa session de Sienne, le 30 août 1968.

Toutefois, pour procéder à une planification réaliste et rendre possible une intervention salutaire, de nombreux éléments d'information manquent encore. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'existait pas, jusqu'à présent, de recensement complet des monuments, des palais et des œuvres d'art. L'Unesco a donc contribué, d'entente avec la Direction générale des Antiquités et des Beaux-Arts d'Italie, à la réalisation des inventaires nécessaires.

Une première enquête a abouti à la constitution de quelque 16 000 fiches, accompagnées de photographies, spécifiant l'état de conservation de chaque œuvre d'art, les restaurations qu'elles requièrent, et leur coût. Une seconde a servi à établir des dos-

siers analogues, relatifs aux palais et aux édifices religieux. Une troisième, qui est en cours, étudie les conditions de logement dans le centre historique et les moyens de remédier à leurs déficiences. Une autre intéresse la structure de la métropole vénitienne en 1980 et le problème des communications.

Enfin, l'Unesco s'apprête à mettre ses moyens scientifiques à la disposition des autorités italiennes, pour améliorer la connaissance de l'hydrographie lagunaire, des courants marins, des phénomènes de mécanique des sols et des influences hydrobiologiques, indispensables à une action de protection.

Si Venise, en effet, ne faisait qu'étudier ses problèmes, et l'Unesco, que se joindre à cette ferveur studieuse, il serait à craindre que des catastrophes irrémédiables ne surviennent, avant que les savants ne se soient mis d'accord sur leurs causes. L'attitude d'esprit de l'Unesco, en cette circonstance, si elle fait la part voulue

à la recherche et à la réflexion objective, est donc aussi, et avant tout, le souci de l'action.

Il faut, et c'est là encore un trait de la complexité du problème de Venise, qu'un traitement soit entrepris en même temps que sont exécutées les analyses de laboratoire. Cette exigence, à n'en pas douter, présente des risques, mais n'en va-t-il pas souvent de même lorsque le patient est un être humain et que le souffle menace de lui manquer ? Les monuments, les statues et les autels en proie à la « maladie de la pierre », les fresques en voie d'effacement, les tableaux qui perdent leurs couleurs, eux non plus, ne peuvent attendre : et le plus tôt les palais abandonnés seront habités, utilisés de nouveau, sera le mieux (voir article page 20).

La campagne que conduit l'Unesco tend donc, dès maintenant, à informer de ces besoins les hommes et les institutions du monde qui ne veulent pas voir disparaître Venise. Des universités, des fondations, des grandes



affaires peuvent acquérir ou louer un palais, le restaurer pour y installer des branches de leurs activités et profiter ainsi du cadre incomparable que leur offre Venise, en même temps qu'ils aident à lui rendre son ancienne splendeur. Tous, même les moins fortunés, peuvent s'associer au sauvetage des œuvres d'art — en versant leur contribution, si modeste soit-elle, au fonds spécial ouvert par l'Unesco pour la défense des villes italiennes sinistrées en 1966.

Les collaborations viennent déjà de toutes parts : elles se feront de plus en plus nombreuses et précieuses, à mesure que le plan de défense et d'animation culturelle de Venise prendra forme et sera mis en œuvre.

Les décisions sont évidemment du ressort des autorités italiennes elles-mêmes, et l'Unesco ne peut apporter à leur conception et à leur exécution qu'un concours limité par ses attributions.

Un tel concours, néanmoins, n'inclut pas seulement ses organes délibé-

rants, ses experts, ses consultants et les services de son Secrétariat. Il met en mouvement les nombreuses et puissantes associations internationales, gouvernementales et non-gouvernementales, avec lesquelles l'Unesco est en rapport, les institutions savantes qu'elle peut toucher — en un mot, tous les moyens d'information et de coordination dont elle dispose, sans compter ceux dont elle suscite spécialement la création. Tel, par exemple, le comité consultatif que le gouvernement italien et le directeur général de l'Unesco se sont entendus pour instituer, et dont le rôle sera de soumettre des avis sur l'action à entreprendre pour la sauvegarde de Venise. Des personnalités de premier rang, tant d'Italie que de divers autres pays, ont accepté de participer à ses travaux, de sorte que les connaissances et la sagesse du monde soient mises au service de la cité en danger.

Venise peut mourir : non pas, sans doute, comme certains esprits apocalyptiques se plaisaient à le prédire,

engloutie sous les eaux, mais, tout aussi tragiquement, vaincue par les maux compliqués, insidieux et secrets qui l'affaiblissent et la découragent.

Mais Venise peut aussi vivre. La sauver est possible : l'Unesco ne se dévouerait pas à une entreprise sans espoir.

Cependant, Venise ne peut être sauvée qu'à une condition : c'est que son salut soit conçu comme une œuvre collective, un « grand ensemble » qui est affaire d'organisation et qui est l'affaire de tous.

De tous les Vénitiens, d'abord : ceux qui ont l'amour des choses anciennes, comme ceux qui ont la passion des beautés à venir.

Des hommes de tous les pays, aussi — pour que, dans ces îles distantes de leurs frontières et proches de leur esprit, ils continuent de trouver plus qu'un refuge du passé : l'avant-poste d'un monde qui, malgré les désenchantements de l'histoire, a le goût de l'universel.

LES MILLE PARADOXES DE VENISE

Le COURRIER DE L'UNESCO expose dans ce numéro les points essentiels du volumineux document, « Présentation des problèmes de Venise », que vient d'établir l'Unesco. C'est la première étude systématique qui ait été faite sur l'ensemble très complexe des problèmes physiques et humains de Venise, et sur les solutions que les autorités et les experts italiens ont proposées. Deux extraits de cette étude montrent la cité lagunaire aux prises avec l'eau qui sape ses assises (ci-dessous), et avec les difficultés qu'elle éprouve à s'adapter aux nécessités de la vie moderne (page 35). Dans un article basé sur ce document de l'Unesco, l'écrivain Louis Frédéric passe en revue (page 20) les graves atteintes subies par Venise dans son patrimoine artistique.



VENISE ne s'est jamais laissé vivre. Les services que lui a rendus et que continue de lui rendre sa lagune ne sont pas dus à la générosité de la nature. Cette lagune, les anciens Vénitiens l'ont soustraite de main d'homme à son évolution spontanée, qui la vouait à l'alluvionnement et à la platitude. Ce miroir d'eau tant célébré par les poètes et les peintres serait, depuis longtemps, terre ferme, et Venise une autre Aigues-Mortes, si des travaux gigantesques et séculaires ne lui avaient épargné le sort des grandes lagunes disparues, tout au long de la côte au nord de Ravenne, dont parlent Pline, Strabon, Vitruve, Tite Live.

Et il a fallu à ses citoyens un sens aiguisé pour mesurer justement les actions nécessaires et ne point livrer, par déséquilibre ou par imprudence, à la revanche de la mer le refuge qu'ils défendaient avec tant de ténacité contre la douceur mortelle du limon des fleuves.

Ancienne mer empaludée, encore aujourd'hui le plus grand système d'eaux de mer intérieures en Italie, la lagune de Venise a la forme d'un croissant peu cintré, orienté NE-SO, mesurant environ 55 kilomètres dans sa plus grande longueur et large de 8 à 14 kilomètres, selon les points. Sa superficie est voisine de 550 km², toutes terres émergées comprises.

Ce lac salé est séparé du large par un cordon littoral discontinu (en fait, de longues îles et presqu'îles effilées

SUITE PAGE 13

Photo © De Biasi - Mondadoripress, Milan

A droite, la façade de la basilique Saint-Marc (11^e siècle), dont la décoration de marbres précieux, de sculptures et de mosaïques n'a cessé d'être enrichie jusqu'au 17^e siècle. Saint-Marc, triomphe d'architecture byzantine accommodée au génie vénitien, exprime tout l'épanouissement culturel et artistique de la puissante République de Venise, dans ses constantes communications économiques avec l'Orient. A gauche, dans le miroir d'eau de la place Saint-Marc inondée, le campanile de Venise reflète ses 98 m de hauteur. Construit au 12^e siècle, reconstruit au 14^e et complété au 15^e d'une flèche de marbre, il s'écroula en 1902 et fut rebâti en 1912.

Photo © Giorgio Lotti, Mondadoripress, Milan





LES MILLE PARADOXES (Suite)

et plates), résidu d'alluvions et de débris glaciaires datant de l'ère quaternaire, donc relativement récentes et tendres. Les centaines d'îlots qui le parsèment ont la même origine et la même consistance : argile et sable.

Les fleuves, qui avaient contribué à créer la lagune, pouvaient finir par la remplir de leurs boues. En outre, ils apportaient jusqu'aux abords des îles habitées le foisonnement des joncs et des roseaux, qui ralentissaient les courants et entravaient les barques. Les moustiques prospéraient dans ces eaux adoucies et c'est ainsi qu'au XVI^e siècle, la population de Torcello, la « première Venise », fut progressivement décimée par le paludisme.

Rien d'étonnant, donc, à ce que la défense contre les poisons des fleuves ait été l'un des soucis majeurs de l'ancienne cité, où l'on avait coutume de dire (oubliant de ce qu'elle leur devait) que la lagune comptait trois ennemis : la terre, la mer et les hommes. La grande tâche de la maîtrise des fleuves ne se fit pas sans peine intellectuelle et physique. Les experts étaient divisés, autant sur la nature et l'urgence du mal que sur la nature et l'urgence des remèdes. Bien des travaux durent être abandonnés, défaits ou refaits, après que leurs conséquences se furent révélées désastreuses pour un aspect ou pour l'autre de l'économie de la lagune.

Vue dans son ensemble, avec le recul des siècles, l'œuvre de défense contre l'eau douce n'en apparaît pas moins impressionnante : la République de Venise est parvenue à discipliner le Pô et à le détourner vers le sud. Elle a écarté de la lagune le Brenta, le Piave et le Sile. Et, si la construction des « conterminazioni » (fossés ou canaux périphériques) n'a pu empêcher la transformation progressive en marécages des zones proches de la terre, elle a, du moins, réussi à assurer la régularisation de la salinité des eaux, éliminant ainsi la malaria.

Selon certains, cependant, le sol lagunaire aurait été privé, par cette action nécessaire mais peut-être trop radicale, de l'apport des sédiments fluviaux qui auraient pu compenser les pertes ou le tassement de sa substance antique. D'où, pensent ces auteurs, l'accélération de son affaissement. Un autre effet secondaire, moins hypothétique, du détournement des

SUITE PAGE 14

Le porche du palais Garzoni (à gauche) tel qu'on le voit aujourd'hui sur le Grand Canal. Cette noble architecture du 15^e siècle était encore intacte au début du 20^e siècle, quand le palais abritait le consulat de France. Pour restaurer les structures rongées par l'eau et les fresques intérieures détériorées, il faudrait 200 millions de lires (1,6 million de francs français). Ci-contre, un étroit canal de la ville où circulent les gondoles, traditionnelles barques vénitienes, que dirige à l'arrière un seul rameur.

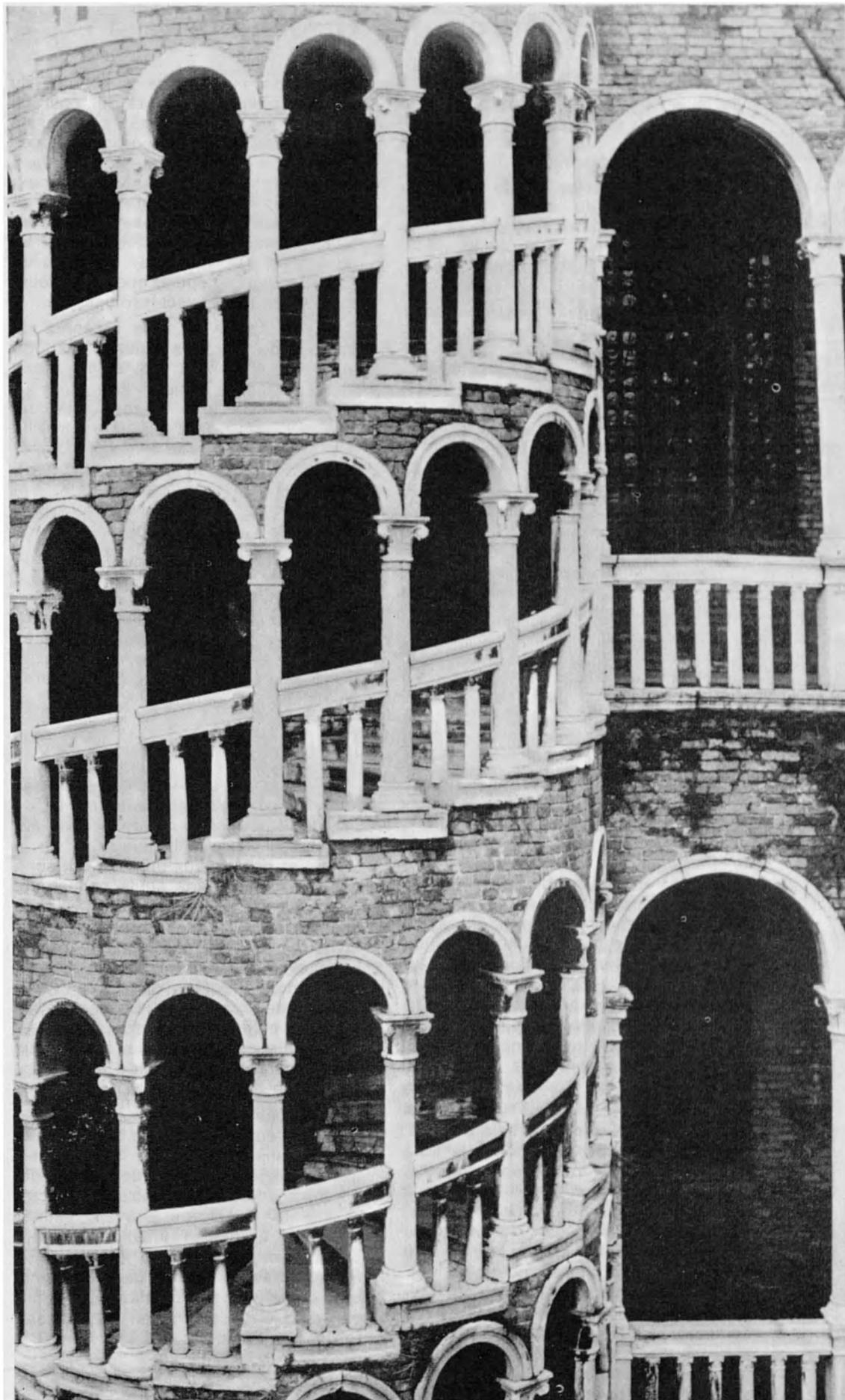


Photo © Fulvio Roiter, Venise

L'extraordinaire escalier en colimaçon de la tour du palais Contarini (15^e siècle) est entièrement construit en marbre d'Istrie.

Quand la marée est trop belle

fleuves est que les fonds et les parois de la lagune ont été livrés plus librement à la force excavatrice des courants marins, que n'amortissait plus le coussin des limons.

La lagune s'ouvre sur le large par trois coupures du mince cordon de dunes littorales. On appelle ces passages les « ports ». Il en existe trois : du nord au sud, les « ports » de Lido, Malamocco et Chioggia.

Dès avant l'an mille, on se préoccupait à Venise de faire étudier les remèdes possibles à l'ensablement progressif de la bouche de Lido. Une première mesure consista à fermer la passe qui existait alors au nord de S. Erasmo (en même temps qu'était creusé un chenal nouveau pour que puissent communiquer entre eux les anciens bassins, hydrologiquement distincts, de la lagune nord). Ainsi, le « port » de Lido devint-il le principal accès de la lagune, aux dépens de l'ancienne suprématie détenue par Malamocco, siège, en un temps, de la suzeraineté byzantine.

L'aménagement du troisième « port », celui de Chioggia, est récent. De même, les très longs môles parallèles, qui acheminent, depuis la mer ouverte, le flux et le reflux à travers les trois bouches et protègent celles-ci de l'ensablement : ils furent construits sous les gouvernements autrichien et italien.

Les services rendus par ces ouvertures de la lagune sont multiples. D'abord, évidemment, elles permettent le passage des navires, c'est-à-dire rendent Venise capable de jouer le rôle de grand port pour les hommes et pour les marchandises qu'elle a été dans l'histoire et garde l'ambition d'être aujourd'hui et demain. Mais leur fonction sans doute la plus importante est d'ordre hydrodynamique. C'est à ses « ports », en effet, que la lagune de Venise doit d'être marine et vivante, c'est-à-dire assainie par l'incursion biquotidienne des courants de marée.

La marée est un mouvement vertical : si la lagune était une baie ouverte, l'eau monterait et descendrait le long des quais de la ville, sans courir à travers les rii, c'est-à-dire les canaux les plus étroits. S'ouvrant à la mer, comme elle le fait, par d'étroits goulets, la lagune ne change de niveau qu'avec un certain retard sur la mer. Le décalage qui se produit alors met en application le principe des vases communicants, dont l'un est ici de volume pratiquement infini et l'autre fini. L'eau de mer, au moment du flux, est entraînée horizontalement à l'intérieur de la lagune (aidée ou contrariée dans ce mouvement, selon les saisons et les heures, par des agents météorologiques tels que la direction et la vitesse des vents, la pression atmosphérique, etc.). Ainsi prennent naissance, à chacun des « ports », les courants qui traversent la lagune et les canaux des îles et viennent lécher la terre ferme.

Plus on agrandit la superficie du bassin, plus rapide est le courant. Inversement, en rétrécissant le bassin ou en y augmentant la proportion des terres émergées, on ralentit le rythme de la circulation marine. Mais on peut le rétablir en modifiant le calibrage des « ports ». Et, en tout cas, la hauteur maximale de la marée dans la lagune n'est pas influencée par l'aire du bassin : elle ne dépend que de facteurs astronomiques et météorologiques.

Les mesures les plus récentes du courant de marée à l'entrée du Lido indiquent qu'il peut être animé d'une vitesse allant jusqu'à 2 mètres à la seconde. Généralement, elle ne dépasse cependant pas 1 m/s. Elle décroît naturellement, à mesure que le courant traverse la lagune et, surtout, le dédale des canaux de la ville, jusqu'à atteindre l'immobilité complète, dans certains petits rii.

A la marée descendante, c'est au tour de la lagune de se trouver à un niveau momentanément plus élevé que celui de la mer : ses eaux se déversent donc au large, par les mêmes ports, à une vitesse comparable et en volume égal à celles qui, six heures plus tôt, y ont pénétré.

CE va-et-vient d'eau salée joue un rôle capital dans la vie de Venise. Il permet le nettoyage (les anciens disaient le « balayage ») de la lagune et des canaux urbains, qui sont, pour le moment, les seuls collecteurs d'égouts de la ville et des villages insulaires. L'oxygénation qu'il y engendre suffit presque à assainir les eaux. La vitesse du courant, là où elle est suffisante, effectue, dans les voies d'eaux intérieures, un drainage régulier qui peut suffire à les garder ouvertes. Là où elle est trop faible, les canaux s'engorgent et leurs fonds s'ensavent au rythme de 7 cm par an.

Cette animation des eaux lagunaires n'est évidemment pas que bienfaisante. Ces mêmes courants qui « draguent » les rii rongent la base des bâtiments qui les bordent. Une illustration spectaculaire des dégâts qui peuvent résulter de cette agression insidieuse a été offerte en juin 1950 et janvier 1952, quand se sont écroulés dans le chenal qui les baigne, à proximité de la bouche de Lido, tout un pan de l'antique forteresse S. Andrea et une culée du pont S. Nicoló.

De surcroît, les turbulences créées par les courants n'érodent pas seulement les rives des îles, mais aussi les « ports » de la lagune eux-mêmes, dont le débit, ainsi progressivement accru, accélère, à son tour, leur propre vitesse. Phénomène qui provoque d'autres dangers.

Ainsi, ces courants, tantôt blâmés pour leur mollesse, tantôt tenus pour trop vifs et dévastateurs, ont-ils été

l'un des problèmes sur lesquels la République de Venise a eu le plus de mal à définir une doctrine satisfaisante et définitive.

Il faut reconnaître que les « ports » se font payer cher leurs services de temps calme, en livrant la lagune et l'habitat aux méfaits des « hautes eaux », quand la mer et les vents se déchainent contre Venise. Alors les Vénitiens voudraient que leur lagune soit déliée de son alliance avec la mer ! Mais, le beau temps revenu, il leur suffit d'évoquer la mare stagnante et fétide qu'elle deviendrait si elle était séparée pour de bon du large pour bénir à nouveau cette irrigation périodique de courants salés qui règle depuis quinze siècles les mouvements de leur vie et ceux de leur culture.

L'on pourrait penser que les volumes d'eau de mer entonnés dans la lagune par les courants de flux, à travers les goulets du littoral, se mêlent et se fondent en une grande masse. La réalité est fort différente.

Les eaux franchissent en même temps les trois « ports », se répandent dans la lagune à des vitesses différentes et viennent se rencontrer, sans se mélanger, sur des frontières invisibles, le long desquelles leur mouvement de translation horizontale est théoriquement nul. A marée descendante, les courants, inversés repartent de ces lignes, dans des directions divergentes, et repassent le « port » par lequel chacun d'eux était entré.

Il existe donc deux « lignes de partage des eaux » qui divisent la lagune en trois « bassins » de superficie inégale. Celui du nord (Lido), où se trouve incluse la cité historique, occupe à lui seul à peu près la moitié du cratère lagunaire. Les deux autres (Malamocco et Chioggia) représentent respectivement environ 30 et 20 pour cent de sa surface, terre, eau et « barene » (îlots et hauts-fonds immergés ou non) comprises. La direction et l'intensité des vents, entre autres facteurs d'instabilité, déplacent continuellement, encore que de façon transitoire, la ligne de partage des eaux.

La circulation à travers la lagune, pour les vaisseaux comme pour les courants marins, se fait le long des chenaux creusés, entre les hauts-fonds, par la nature ou par l'homme. Les cartes hydrographiques permettent de juger de leur nombre et de leur cours habituellement tortueux. Ceux qui suivent une ligne droite sont artificiels et pour la plupart récents. Ainsi, par exemple, le Canal Vittorio Emanuele III, qui joint le débouché occidental du Canal de la Giudecca à Port Marghera.

Depuis que les grands navires pétroliers empruntent ce trajet, via Porto di Lido, encombrants et potentiellement dangereux pour le centre historique (s'ils brûlaient, explosaient ou se contentaient simplement de laisser

Une carte de Venise de 1534 (ci-dessous). Edifiée au milieu de la lagune sur un réseau d'îlots, la ville est isolée de l'Adriatique par un cordon d'îles et presqu'îles, coupé de chenaux par lesquels, entre la mer, qui vient renouveler sans cesse les eaux lagunaires. Hier bien protégée de la mer, Venise est aujourd'hui sérieusement menacée par la montée des eaux. A droite, la petite île de Burano, au nord-est de la lagune. Elle est ceinte de « barene », terres émergées que la mer envahit à marée haute, chaque jour ou chaque année, selon les lieux. Ces zones marécageuses des îles sont de nos jours asséchées et remblayées. On y implante de nouveaux quartiers industriels.

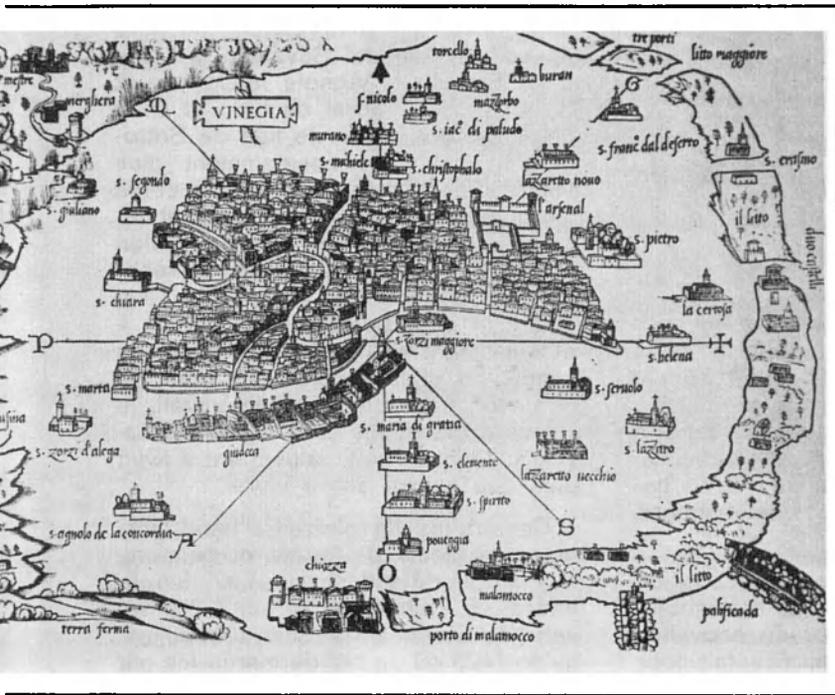


Photo Archives de l'Hôpital civil, Venise



Photo © Fulvio Roiter, Venise

fuir une partie ou la totalité de leur chargement), la nécessité est apparue d'une route mieux adaptée. Le Génie civil pour les Travaux maritimes a proposé, dès 1953, l'ouverture d'un nouveau chenal navigable, entre l'embouchure portuaire de Malamocco et la zone industrielle de Terre ferme.

Le canal est sur le point d'être achevé. Long de 18 km, large de 180 m, commençant loin dans la mer (à 5 km hors de la lagune), avec une profondeur de 14,5 m au-dessous du niveau moyen de la mer, arrivant à Marghera avec un fond de 12,50 m, il permettra le transit des bâtiments de 65 000 tonnes jusqu'à la darse pétrolière et de 40 000 tonnes jusqu'au port industriel.

Des craintes ont été exprimées quant aux répercussions que cette atteinte à la morphologie profonde de la lagune pourrait avoir sur son régime hydrologique et, par contrecoup, l'écologie, la sécurité et la conservation du centre historique.

Selon certains experts néerlandais, les travaux d'ouverture d'un chenal profond entre Malamocco et Marghera « auront certainement pour conséquence d'assimiler davantage encore les marées dans la lagune à celles de la mer ; la ville de Venise sera pour

ainsi dire plus proche de la mer et les niveaux d'eau dans la ville, à marée haute, différeront encore moins de ceux de la mer ». Un « vieux Vénitien », commentant ces propos, a observé « qu'il ne voyait pas que des avantages à la perspective que les vagues de la mer viennent battre le palais des Doges avec la même violence qu'elles mettent à se briser sur les digues » ! D'autres experts appréhendent que la force et le caprice des eaux et leur pouvoir d'érosion sur les fondations de la ville ne sortent renforcés par ces changements, sans parler de l'aggravation que subira vraisemblablement, de leur fait, le phénomène des « hautes eaux ». En outre, pensent-ils, les nouveaux courants créés pourraient « aspirer » peu à peu les anciennes boues fluviales dans lesquelles Venise enfonce ses pilotis, contribuant ainsi à aggraver l'instabilité des édifices.

En revanche, d'autres experts font observer que le grossissement du bassin de marées de Malamocco aura pour corollaire un rétrécissement de celui du Lido ; ce qui diminuerait l'intensité des courants qui entreraient alors par le port de Lido et dont la capacité érosive serait émoussée.

Mais l'habileté de ces courants à

« balayer » et assainir leur portion de lagune et les canaux de Venise en renouvelant et régénérant leurs eaux, s'en trouverait, elle aussi, amoindrie. Ce qui ramène au dilemme précédemment cité : savoir s'il est bon de sacrifier la salubrité de la ville à sa solidité, ou inversement. Les experts en disputent jusqu'à contester les données mêmes du problème : pour les uns la terre et les murs sont plus solides qu'on ne le dit et l'impératif qui prime tout est de faciliter les échanges naturels capables de « laver l'eau ». Pour les autres, la vitesse des courants est l'ennemi majeur, qui contribuera tôt ou tard à faire crouler Venise. Les esprits pessimistes sont excusables de craindre que la vulnérabilité de Venise aux « hautes eaux » ne sorte aggravée des modifications apportées à la structure hydrodynamique de la lagune par les grands travaux en cours.

Du nord au sud de la lagune, en bordure de la terre ferme, des îlots minuscules, pris dans un réseau de micro-canaux, offrent aux oiseaux aquatiques, sédentaires ou migrateurs, un habitat mélancolique, dont l'herbe fleurit et tourne au lilas en été et en automne. Ces confins, ou bien sont recouverts à chaque marée haute (ce sont les *barene umide*), ou bien res-

Pour un canal, querelle des anciens et des modernes

tent émergés en toutes saisons, hormis celle des « hautes eaux » (ce sont les *barene secche*).

Un tel tableau fait progressivement place aux usines thermo-électriques et pétrochimiques, aux installations portuaires, aux quartiers résidentiels, aux aéroports, voire aux cultures, à mesure que sont asséchées, pour les besoins du développement économique, de nouvelles sections de cette « lagune morte ». Ainsi, en ce moment même, la terre draguée pour ouvrir le chenal profond Malamocco-Marghera est-elle conduite par de longs tuyaux jusqu'à la région, encore submergée, destinée à devenir la « Troisième zone industrielle » de Venise-Marghera : ce matériau suffira largement à colmater les bas-fonds et y édifier les quelque 1 200 hectares de terre-pleins, qui seront soustraits à l'incursion des marées, même exceptionnelles.

Cette intervention de l'industrie, pas plus que la précédente, ne trouve grâce aux yeux des défenseurs des rythmes et de l'équilibre lagunaires, forts des théories et de l'expérience que leur ont léguées les siècles. La République de Venise s'était employée à protéger la lagune des empiètements de la terre ferme ; l'âge moderne fait le contraire.

La préoccupation des anciens de préserver l'existence des *barene* était dictée par leur conviction que ces étendues peu profondes, prolongées par des infiltrations capillaires dans l'arrière-pays, jouent un rôle de « volant régulateur » dans le dynamique complexe des marées lagunaires.

Aujourd'hui, la diminution de ces aires d'expansion naturelle est ainsi volontiers tenue pour l'un des facteurs responsables de l'aggravation des inondations souffertes par Venise. Situation qui risque d'empirer si les courants venus de Malamocco, avec la vitesse accrue que leur conférera le nouveau chenal rectiligne et profond, ne trouvent plus la zone de détente des *barene* pour y épuiser leur force, mais à la place, une levée de terre qui les rabattra vers le nord. Il se pourrait alors qu'ils en viennent à se rabattre vers Venise.

A été également jugée préjudiciable à la sécurité du centre historique toute augmentation de la proportion des terres émergées (par exemple, la « construction » de nouvelles îles, comme celle du Tronchetto, ou de ponts, comme celui de la Liberté, reliant Venise à la terre ferme) et même l'installation de parcs de pêche.

Il est dans l'ordre des choses que tout changement apporté à la configuration lagunaire influe sur le comportement, encore mal connu, des marées et de leurs courants, dans le milieu original de la lagune vénitienne. L'entreprise d'assainissement des « *barene* » pose donc, incontestablement, un problème de plus.

La surintendance aux monuments de Venise a souligné la menace potentielle que l'assèchement de nouvelles zones marécageuses représentait pour la conservation du patrimoine monumental de la cité et a demandé aux ministères compétents de faire exami-

ner à nouveau les implications des travaux en cours et de ceux projetés.

Les estacades de terre et de pierres, les palissades, les môles élevés par les anciens Vénitiens, pour protéger les plages orientales des îles littorales ne résistèrent pas longtemps aux assauts répétés des grandes vagues. Les raz de marée de 1686 et de 1891 emportèrent ce qu'il en restait.

Laissées aux seules vertus défensives de leur relief, lui-même assez mal armé, il faut le dire, pour ce rôle, ces sentinelles (qui comprennent, du nord au sud, le lido del Cavallino, les îles de S. Erasmo, le Vignole, la Certosa et S. Andrea, le littoral de Lido et celui de Pellestrina, enfin, le lido de Sottomarina) devinrent constamment plus vulnérables, à mesure que leurs côtes s'érodaient et que leurs zones habitables se peuplaient davantage. Si bien que la République de Venise se résolut à entreprendre une œuvre, qu'elle voulut « plus durable que l'airain » et qui devait se révéler son chant du cygne. En effet, lorsque, en 1782, au terme de trente-huit ans de travail, la dernière pierre fut mise aux « Murazzi », l'antique Etat souverain n'avait plus que quinze ans à vivre.

Construites de pierres d'Istrie, formées de glacis, de levées et de murs, ces digues défendent, sur 4,027 km, le littoral de Pellestrina, et sur 1,270 km celui de Sottomarina. Elles tinrent jusqu'en 1825 où un raz de marée les mit à mal pour la première fois. Venise les fit réparer. La catastrophe du 4 novembre 1966 les renversa ou les fit

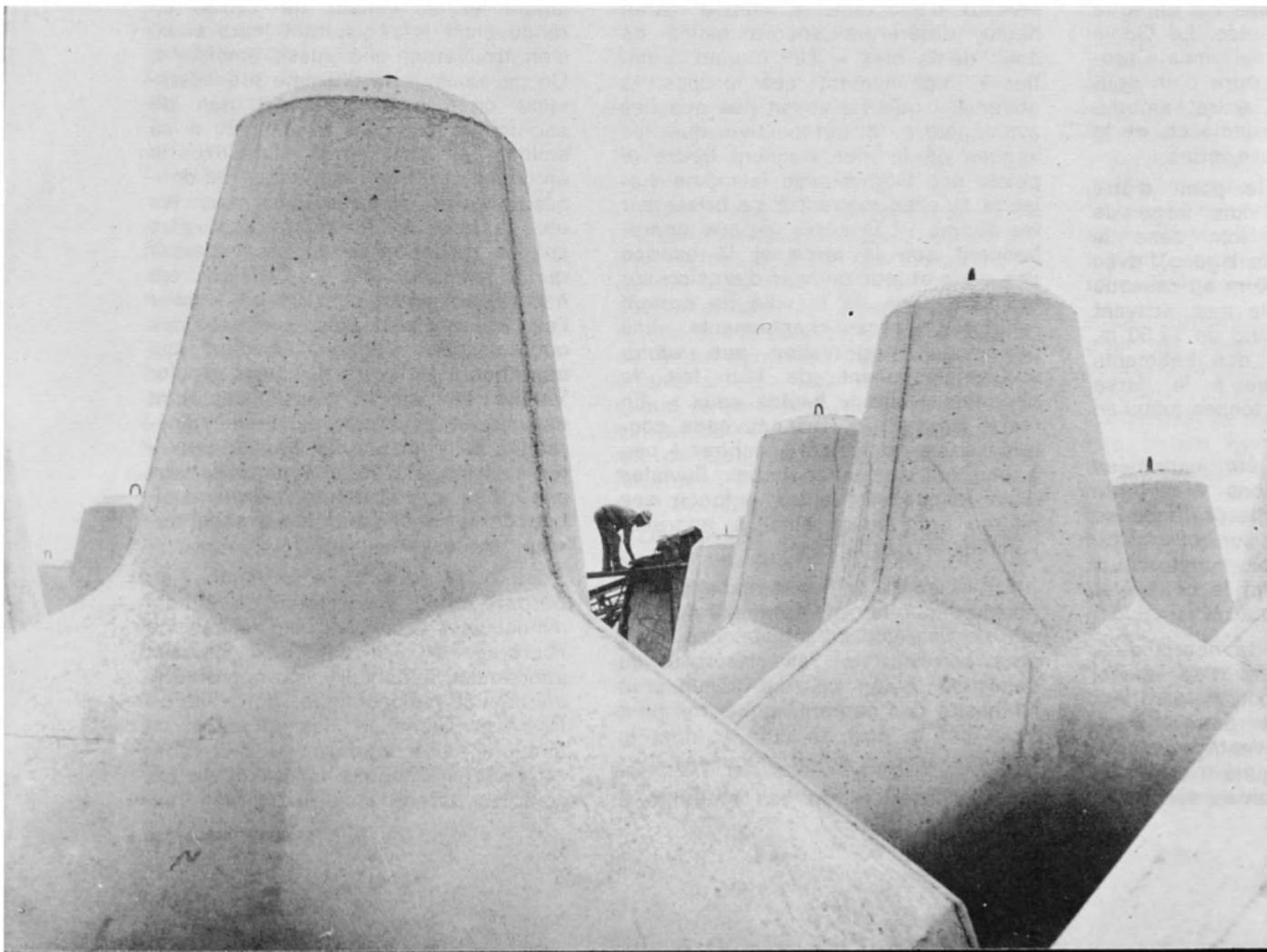
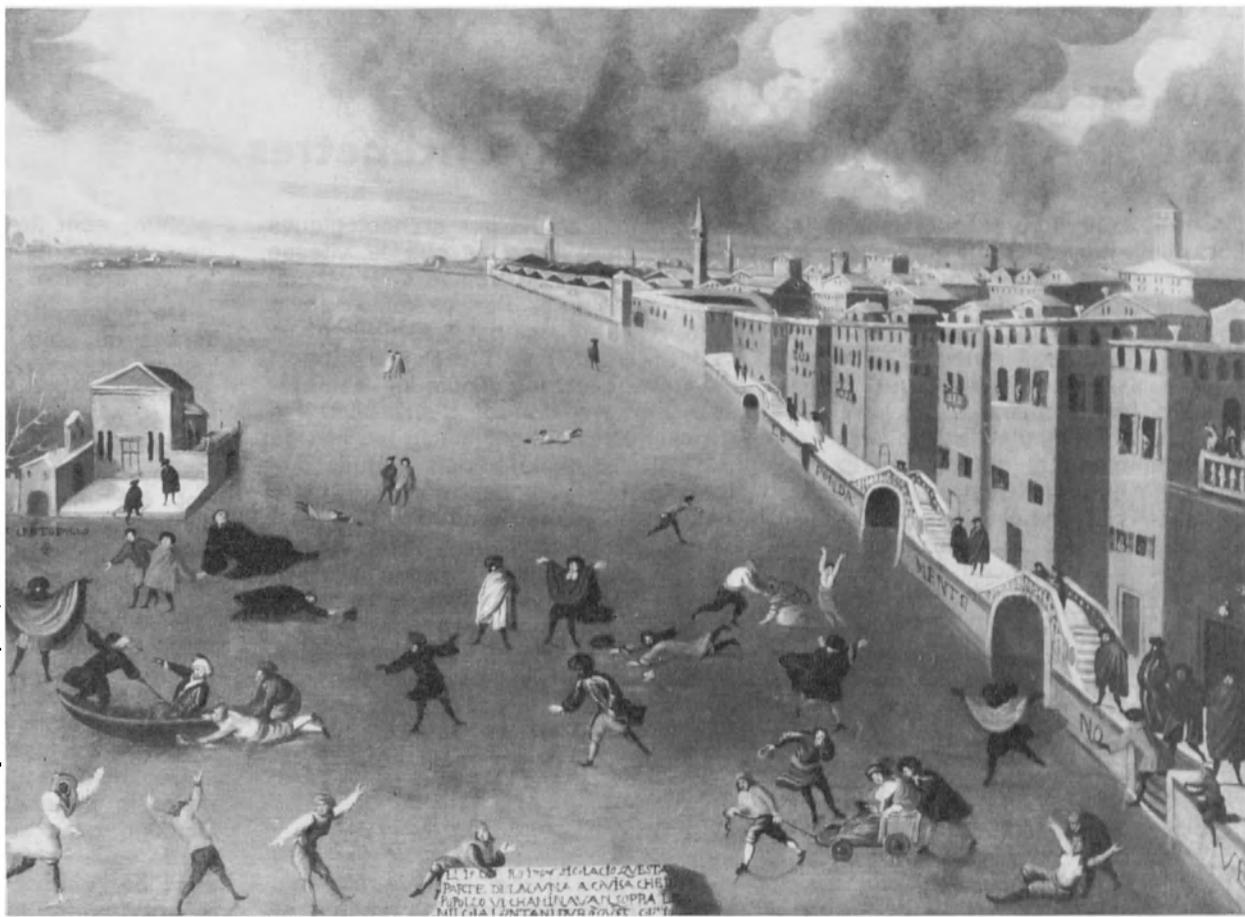


Photo Unesco - Dominique Roger

UNE FABRIQUE DE BRISE-VAGUES
Ces énormes pièces de ciment, en forme de tétraèdres, vont servir de défense contre la mer. Immergées dans les eaux de l'Adriatique, elles font office de brise-vagues, et dispersent les courants qui entrent trop violemment dans la lagune, battant dangereusement les édifices de Venise.

Patinage sur la lagune, au nord de Venise, pendant le rigoureux hiver de 1708, d'après une gravure anonyme de l'époque.

Photo Galleria Querini Stampalia, Venise



éclater en plusieurs points. Elles sont actuellement en voie de reconstruction, sur des plans améliorés, à l'aide des crédits mis à la disposition de la municipalité par le gouvernement (9 milliards de lires). Il semble qu'à peu près 700 m sont déjà refaits. Environ 4,5 km resteraient donc à compléter.

Un projet approuvé comprend également la construction de défenses contre la mer sur les îles de l'embouchure du Lido. Le Lido n'est pas protégé par les « Murazzi ». Ses larges plages devraient aider à le défendre : mais les sables sont emportés par les raz de marée, et les dépôts qui contribuaient jadis à les reformer ont été fortement diminués par l'endiguement des fleuves. De plus, les sables qui viennent du nord sont arrêtés par la jetée supérieure du « port » de Lido ; ceux du sud par la jetée inférieure du « port » de Chioggia. Si bien que les plages du Lido et de Pellestrina perdent d'année en année leur consistance et s'amincissent continuellement (en dépit des recharges amenées à grands frais par les hôteliers). Le terrain même qui soutient les « Murazzi » peut finir par être menacé d'affaissement.

On a tenté de retenir le sable en construisant des « pennelli », petites jetées perpendiculaires aux plages, comme l'avait déjà fait, à une certaine époque, la République de Venise. Mais, pas plus qu'alors, ce système ne semble avoir donné les résultats escomptés.

Lorsque les « Murazzi » seront reconstruits, les « îles sentinelles » protégées, les plages consolidées, le lit-

toral et la lagune seront, du moins peut-on l'espérer, garantis, pour un temps contre les plus graves méfaits des ruées brutales de la mer. Mais celle-ci continuera de pénétrer par les trois « ports » de Lido, Malamocco et Chioggia.

L'attention du monde, l'intérêt de la Conférence générale de l'Unesco, la sympathie des innombrables amis de Venise ont été attirés, le 4 novembre 1966, par l'inondation et les dégâts subis par la cité lagunaire et les îles du littoral. Cependant, ce sinistre n'a été que la plus spectaculaire — mais non la dernière — manifestation d'un phénomène local récurrent : celui des « hautes eaux » (on dit, à Venise, l'acqua alta).

Ce fléau est dû à la conjonction fortuite de facteurs astronomiques, météorologiques et hydrodynamiques. La nature de ces phénomènes est assez bien connue ; l'on est moins bien éclairé sur le mécanisme des causes. Les effets de ces crises sont aggravés par l'existence d'une condition géophysique continue, qui n'est pas particulière à Venise, mais qui prend, dans la lagune, une signification dramatique : il s'agit du tassement progressif du sol, qui, joint à la montée générale du niveau des mers, fait que la cité lagunaire s'enfonce de 3 centimètres environ tous les dix ans.

Il a été calculé que si tous les facteurs des « hautes eaux » se présentaient en même temps, avec l'intensité maximale dont ils sont capables, comme cela peut effectivement se produire n'importe quel automne ou hiver, le niveau de la lagune s'élèverait de

2,50 m, ou même de plus de 3 mètres : Venise serait engloutie.

La probabilité mathématique d'un tel événement n'est, paraît-il, que d'une fois en dix mille ans ; mais une inondation comme celle du 4 novembre 1966, qui s'est contentée de submerger Venise, pendant 24 heures, sous 1,95 m d'eau salée mêlée de mazout et de boue, peut se répéter tous les 250 ans. Et une acqua alta inférieure de 50 cm seulement à la précédente, telle qu'il s'en est produite une, le 5 novembre 1967, un an et un jour plus tard, et une autre le 3 novembre 1968, sont susceptibles de survenir beaucoup plus souvent.

De fait, la chronique vénitienne a été, en tout temps, riche de ces calamités. Toutefois, les statistiques révèlent une aggravation extraordinaire de la fréquence des grandes inondations, depuis un quart de siècle. Aucun des facteurs de crise mentionnés plus haut, ni même l'incidence du mal chronique qui abaisse peu à peu Venise par rapport au niveau de la mer, ne suffit à expliquer ce processus. Certains ont donc été conduits à se demander si les travaux exécutés, de date récente, dans la lagune et qui ont entraîné des modifications de sa structure ancienne, pouvaient avoir une influence sur cette courbe alarmante.

L'acqua alta n'est pas la marée haute, ni une marée exceptionnelle, ni même une marée haute exceptionnelle : elle est le résultat du phénomène normal (ou quasi normal) de la marée survenant sur un niveau marin qui a subi une élévation anormale et exceptionnelle.

Au cours de sa vie, le Vénitien voit sa ville s'enfoncer de 20 centimètres

Cette exception est cependant, si l'on peut dire, de règle à Venise, où l'acqua alta fait si bien partie des incidents coutumiers que le langage distingué, des débordements normaux, raisonnables, de la mer, les hautes eaux « exceptionnelles » qui, outrepassant les usages et déjouant les protections traditionnelles, envahissent les campagnes et noient les rez-de-chaussée. Lorsqu'elles prennent des dimensions de catastrophe, les Vénitiens se posent avec angoisse les questions dont dépend la survie de leur ville et de leur culture.

Les hommes de science — géographes, océanographes, météorologistes — répondent que les phénomènes responsables de l'acqua alta sont multiples et que leur concomitance est nécessaire pour que le fléau se produise. Cette rencontre de facteurs adverses ne peut être attribuée, dans l'état actuel du savoir, qu'aux hasards de la nature. Son éventualité est donc, du moins pour le moment, imprévisible à long terme. Mais une meilleure connaissance de ses lois (maritimes, lagunaires, astronomiques, atmosphériques, hydrodynamiques) devrait permettre de l'annoncer avec quelques heures d'avance, et d'en prévenir les effets les plus dommageables.

Comme si le phénomène original des « hautes eaux » ne suffisait pas à rendre aventureuse l'implantation humaine sur les côtes vénitiennes, la conjonction continue d'un mouvement général des mers dans le monde et d'un mouvement particulier du sol lagunaire vient ajouter ses effets inexorables.

D'une part la montée générale du niveau des mers résulte du réchauffement progressif de la température à la surface de la terre : environ un dixième de degré centigrade par siècle. Il s'ensuit une fonte progressive des masses glaciaires, qui engendre à son tour une augmentation du volume des océans, et, donc, leur élévation au niveau des côtes.

A Venise, ce phénomène varie en rapidité selon les périodes. Selon l'estimation la plus générale, le rythme actuel de montée des mers doit être d'environ 11 mm tous les dix ans.

D'autre part, simultanément, certaines terres s'enfoncent. Les marégraphes installés dans la lagune de Venise indiquent des élévations progressives du niveau marin, qui sont toujours supérieures à celles relevées n'importe où ailleurs dans le monde. On en a induit que le sol de la lagune descendait continuellement. Les relevés effectués ont établi qu'en 53 ans (de 1908 à 1961) les points de repère contrôlés de Venise s'étaient abaissés de 8 à 18 cm, selon les localités.

Certaines trouvailles archéologiques sembleraient indiquer que la vitesse d'enfoncement de Venise s'est récemment accélérée. Par exemple, on a retrouvé d'anciens pavages de la place Saint-Marc dont le niveau par rapport au pavage actuel dénote un abaissement moyen du sol d'environ 11 à 12 cm seulement par siècle (au lieu de 30 cm, au rythme actuel). L'étude des paysagistes vénitiens confirme cette impression. Ainsi, le nombre des marches émergées devant des églises peintes par Canaletto ou Bellini et la marque du niveau moyen de la marée qui y est reproduite (trace verdâtre à la base des murs), comparés à la situation actuelle de ces repères, seraient les signes d'un taux moyen d'affaissement du sol de 12,50 cm par siècle, depuis leur temps.

Si la mer s'élève d'à peu près un centimètre tous les dix ans, et que le sol vénitien s'affaisse de deux, les habitants des îles et de la terre ferme se rapprochent de l'eau à raison d'environ trois centimètres tous les dix ans, soit plus de 20 cm au cours d'une vie d'homme de notre temps. Et les bâtiments s'enfoncent au rythme d'un étage entier par millénaire.

L'abaissement du sol de la cité et de la lagune serait dû à des causes tant naturelles qu'artificielles. Parmi les causes naturelles, l'on incrimine non seulement des phénomènes tectoniques profonds mais aussi le tassement des matériaux alluvionaux et marins qui constituent le piédestal de Venise.

Les causes artificielles sont celles qui font le plus parler d'elles, bien qu'elles laissent en général une large marge à l'hypothèse. La première tiendrait au détournement des fleuves qui aurait privé le sol de Venise du ravitaillement en alluvions qui pourrait compenser son tassement naturel. La seconde, au poids excessif des constructions nouvelles qui a pu accélérer le tassement : alors que la Venise primitive était surtout faite de bois, la prospérité a permis à la République l'importation de pierre d'Istrie, de marbre, etc. De surcroît, l'on a observé que Marghera s'était enfoncée plus vite que Saint-Marc, pendant la période de son développement intensif, quand des usines y ont été installées.

Autre cause possible d'affaissement du sol de Venise : le pompage excessif des nappes phréatiques sous la lagune et dans les environs. L'extraction de l'eau du sous-sol a été effectuée, depuis les temps les plus reculés, par les puits artésiens qui alimentent la cité et l'arrière-pays. Mais des quantités infiniment plus

grandes sont tirées pour satisfaire les besoins récents de l'industrie installée en terre ferme.

De même, il a été suggéré que le forage de puits de méthane dans la région proche pouvait avoir contribué à l'abaissement des sols. Ces hypothèses se fondent, en particulier, sur l'expérience acquise dans la vallée du Pô (où les forages d'eaux méthanifères ont été interdits par les pouvoirs publics, à la suite d'affaissement de la surface atteignant, en certains endroits, 40 cm par an).

La chronique ancienne de Venise témoigne que l'acqua alta a accompagné la vie des Vénitiens depuis les premiers âges de leur histoire et qu'aucun siècle n'a connu de répit. Que l'on en juge : en 589 « Nous ne vivons ni dans l'eau ni sur la terre » disait la population, citée par Paolo Diacono dans son « *Historia Langobardorum* » ; en 782 environ « Il y avait de l'eau en telle abondance que presque toutes les îles furent submergées » ; en 875 « L'eau inonda toute la ville, elle pénétra dans les églises et dans les maisons » ; en 1102 tremblement de terre et grande inondation.

1960, l'eau arrive à 1,45 mètre ; 1966, l'eau arrive à 1,95 mètre ; 1967, l'eau arrive à 1,45 mètre.

Au cours des cent dernières années, l'eau à Venise a dépassé de plus de 1,10 m le niveau moyen non moins de 58 fois. Or, sur les 58 inondations de plus de 1,10 m enregistrées depuis cent ans, 48 se sont produites au cours des trente-cinq dernières années, dont 30 dans les dix dernières années.

Ces inondations presque chroniques, devenues une partie obligée du « pittoresque » de Venise, sont, en réalité, alarmantes en elles-mêmes, en raison, d'abord, de leurs conséquences sur la vie économique et sociale : rez-de-chaussée inhabitables, humidité constante, communications coupées. Cette évolution explique, pour une part, la désertion progressive du centre historique par ses habitants : les Vénitiens qui quittent Venise pour aller vivre en terre ferme ne le font pas parce qu'ils ont peur d'être noyés une fois tous les dix mille ans, mais parce qu'ils en ont assez de se mouiller les pieds tous les jours.

Merveilles d'antan le long du Grand Canal : à droite, détail de la Ca d'Oro (voir page 4), en face de laquelle s'élève le somptueux Pesaro, palais de la fin de la Renaissance. S'ils animent le ciel, les gracieux pigeons, chers aux Vénitiens, dégradent gravement les édifices (voir article page 20).



LA VILLE

par **Louis Frédéric**

Aux 13^e et 14^e siècles, trois séries de sculptures allégoriques, « Les mois », « Les vertus », « Les métiers », vinrent décorer l'arc du grand portail de Saint-Marc. Ici, deux jeunes pêcheurs de l'ensemble des « Métiers ».



VENISE subit le sort inexorable qui menace toutes les cités du temps jadis. Elle meurt lentement de ce que, sans cesse, elle donne la vie. Et les exigences de la vie moderne tendent à sacrifier le passé au présent : la Venise des vergers et des potagers du 16^e siècle, telle que la connaissait Sansovino, n'est déjà plus qu'une agglomération hétérogène de demeures prestigieuses, de taudis, de bâtiments industriels, de sublime et d'horrible.

Le combat éternel que mène la nature contre les œuvres des hommes risque, si l'on ne se montre vigilant, de tourner à l'avantage de la première et de frustrer bientôt l'humanité d'une partie de son patrimoine artistique et culturel, d'une partie de son histoire.

D'un site insalubre au départ, mais admirablement défendu entre ciel et mer, a surgi l'ensemble monumental et artistique le plus cohérent qui soit, bien que cette cohérence même puisse ne pas apparaître immédiatement à tous les niveaux au voyageur pressé.

Toute une tradition critique souligne avec complaisance l'hétérogénéité de l'architecture vénitienne. Que des dynasties de sculpteurs et de bâtisseurs, telles celles des Bon ou des Lombardi, aient fixé dans la blanche pierre d'Istrie ou dans les marbres la parenté de leur génie et de leurs traditions artisanales, que certains ensembles aient été confiés au même génie créateur — comme celui de Sansovino qui, au début du 16^e siècle, ordonna la Piazza de San Marco — cela ne suffit pas à expliquer l'unité profonde que présente la cité lagunaire.

Posté près des piliers de granit du môle, Chateaubriand aimait à lire

Photo © Giorgio Lotti - Mondadoripress, Milan

LOUIS FREDERIC, orientaliste et écrivain français, est l'auteur de nombreux ouvrages sur les arts et les civilisations d'Asie. Ancien boursier de l'Unesco, il dirige maintenant aux Editions Robert Laffont, Paris, la publication en français de l'Histoire de l'Humanité préparée sous les auspices de l'Unesco par la Commission internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité. Parmi les ouvrages de Louis Frédéric, signalons : *La vie quotidienne au Japon (1185-1603)*, éd. Hachette, Paris, 1968 ; *Sud-Est asiatique, temples et sculptures*, éd. AMG, Paris, 1964 ; *Manuel pratique d'archéologie*, éd. R. Laffont, Paris, 1967.

AUX 10.000 CHEFS-D'ŒUVRE

A Venise, la tête de lion était un motif décoratif souvent traité par les sculpteurs et les ferronniers. Ci-dessous, détail d'une rampe de l'escalier du palais Garzoni (voir page 12).

autour de lui « ces chroniques de pierre écrites par le temps et les arts », et à y dénombrer d'un coup d'œil neuf siècles d'architecture empruntant à toutes les régions de l'Italie.

On peut, en effet, considérer que l'architecture vénitienne n'est faite que de compromis, d'une accumulation d'éléments italiens, arabes, byzantins, gothiques, renaissants et baroques. Mais précisément, Venise dans son ensemble réalise ce miracle de réconcilier les apparentes contradictions que présentent ces divers styles. Cette disparité que l'on remarque surtout dans le déroulement linéaire des façades, se fond dans la lumière ambiante et dans les reflets des eaux des canaux qui courent tout le long des palais et des maisons : répétition rythmique d'un même module cadastral qui restitue, à l'échelle urbaine, la cohérence qui peut paraître manquer aux édifices considérés isolément.

Cette forme essentielle fondée sur trois éléments constants, *rio*, *ponte*, *calle*, en proliférant de façon concentrique à partir du noyau primitif du pont du Rialto, a tracé la trame même de Venise, rendue plus évidente et plus harmonieuse encore par la limitation en hauteur des édifices. Elle s'accorde admirablement avec l'omniprésence de l'élément liquide des 180 canaux que franchissent 378 ponts. Nulle autre part au monde, la symbiose de la pierre, du ciel et de l'eau n'est si marquée — même là où la jonction de ces éléments, sous des latitudes différentes, a fait donner à d'autres cités le surnom de Venise.

Que l'on pénètre dans l'intérieur du Palazzo Ducale, dans la Ca d'Oro ou dans une petite église, une ancienne maison, et l'on retrouve, à une autre échelle bien sûr, la même impression. On a le sentiment que s'il manquait une sculpture à une façade, une fresque à une église, une balustrade à une demeure, nous serions frustrés, car l'unité qui nous charme ne saurait demeurer avec la perte d'un détail, aussi minime fût-il.

Cette décoration intérieure, pendant logique, inévitable, indispensable même pour l'équilibre artistique de la cité — suite de fresques couvrant parois et plafonds, stucs courant au long



Photo © Giorgio Lotti - Mondadori/press, Milan

Des pierres qui pleurent leur destin

des encorbellements, trompe-l'œil prolongeant l'architecture de pierre, peintures de Veronese à San Sebastiano, du Tintoret à la Scuola di San Rocco, du Tiepolo à la Pietà et aux Gesuati, tableaux de piété comme frises décoratives — subordonnée à l'effet architectural, est comme celui-ci, unitaire, d'une cohérence qui provient de sa diversité même.

Fille des mosaïques de San Marco, la décoration intérieure des édifices a toujours conservé quelque chose de la vocation ornementale des origines. Elle dérive de la somptuosité vénéto-byzantine éclatante de marbres et d'ors, car, pour les Vénitiens, la peinture devait être « avant tout décorative, une chose pour l'œil, un espace de couleur sur le mur » a pu dire le romancier et critique anglais Walter Pater.

Elle confirme ici la continuité du spectacle que constitue Venise. Et il n'est pas jusqu'à l'œuvre d'art mobilier — statue, tableau de chevalet, ci-

boire ou lutrin — qui ne fasse partie intégrante de l'édifice auquel des siècles d'histoire l'ont étroitement associé.

Les humeurs de la lagune et les variations périodiques du niveau de ses eaux ont, de tout temps, préoccupé les Vénitiens. Cependant, à mesure que le temps passe, les effets cumulés des hautes eaux font qu'à chaque « inondation », les désastres s'avèrent plus grands. Ils risquent, à plus ou moins long terme, de mettre en cause la réalité vénitienne elle-même.

L'humidité, dont les hautes eaux du 4 novembre 1966 a encore augmenté le taux en activant la pénétration, affecte, directement ou indirectement, toutes les œuvres d'art de Venise. Dans l'église de San Sebastiano qui abrite des chefs-d'œuvre de Veronese, des infiltrations se sont produites dans les murs jusqu'à une hauteur de quatre mètres au-dessus du pavement, ainsi que dans l'église des Terese.

Le destin des œuvres et l'équilibre

des structures sont en outre menacés par l'affouillement des eaux des canaux qui déchausse les soubassements des édifices et qui transmet aux murs de ceux-ci de faibles, mais répétées vibrations. Les organismes vivants que ces eaux abritent rongent les pilotis ; le sel, agent corrosif violent, attaque partout la pierre et ne fait plus désormais que grignoter ce que son industrie naguère encouragea. Les efflorescences salines à la surface des façades, des peintures murales et de chevalet sont un souci constant pour les conservateurs. Mais là n'est pas le seul danger que courent les œuvres d'art vénitiennes.

Comme dans toutes les villes modernes, la pollution atmosphérique est grande qui est responsable d'une certaine « maladie de la pierre » et de l'altération des peintures. Que l'on songe que la seule petite ville industrielle proche de Marghera brûle chaque année une quantité de combustible qui envoie dans l'atmosphère, qui les restitue avec la pluie, plus de 15 000 tonnes d'acide sulfurique concentré !

Et si les pigeons constituent l'une des attractions de la Piazza San Marco, ils représentent eux aussi un danger mortel pour les œuvres d'art de la cité : outre les déprédations causées aux façades et aux sculptures par leurs déjections, ils ont, au cours des ans, permis à celles-ci de s'accumuler de dangereuse façon dans les combles des palais dont les planchers fléchissent sous le poids de dizaines de centimètres d'épaisseur de guano. A San Moisè, dont la toiture fut soulevée par les vents qui accompagnèrent l'inondation de novembre 1966, on a découvert au dos de la toile

SUITE PAGE 26



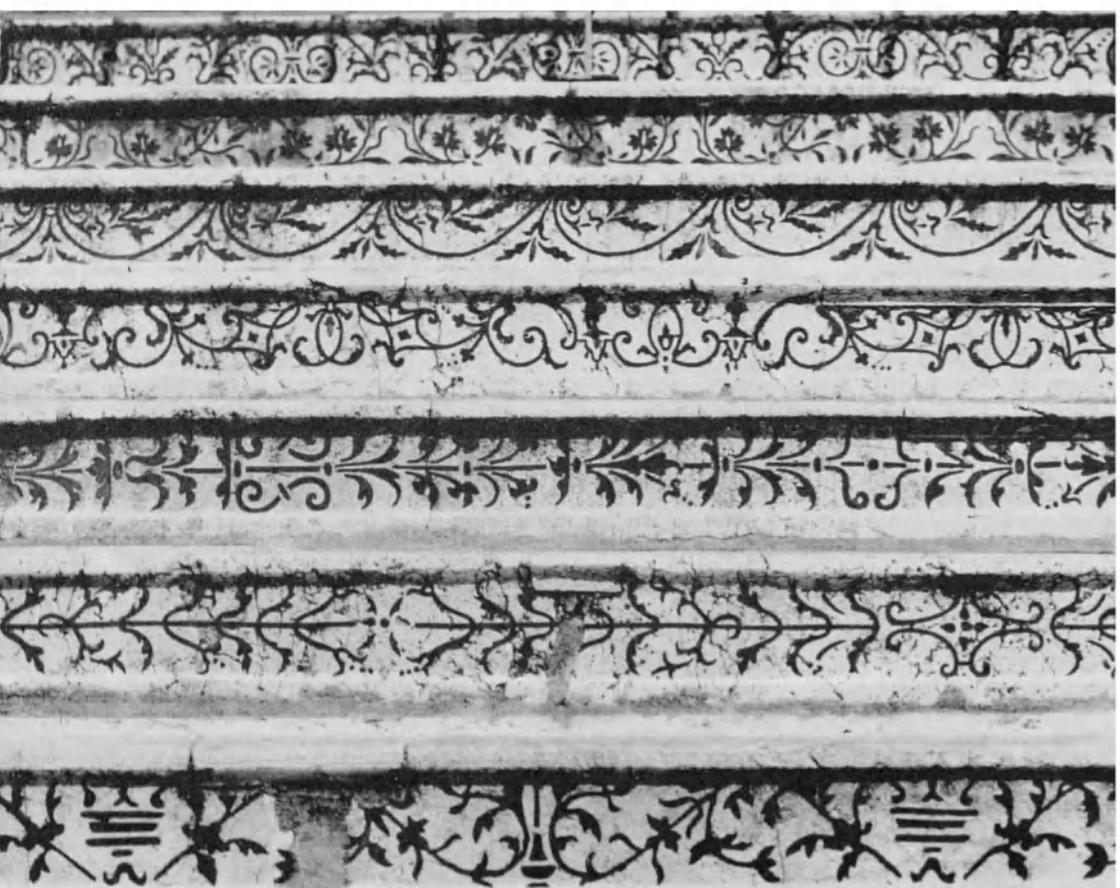
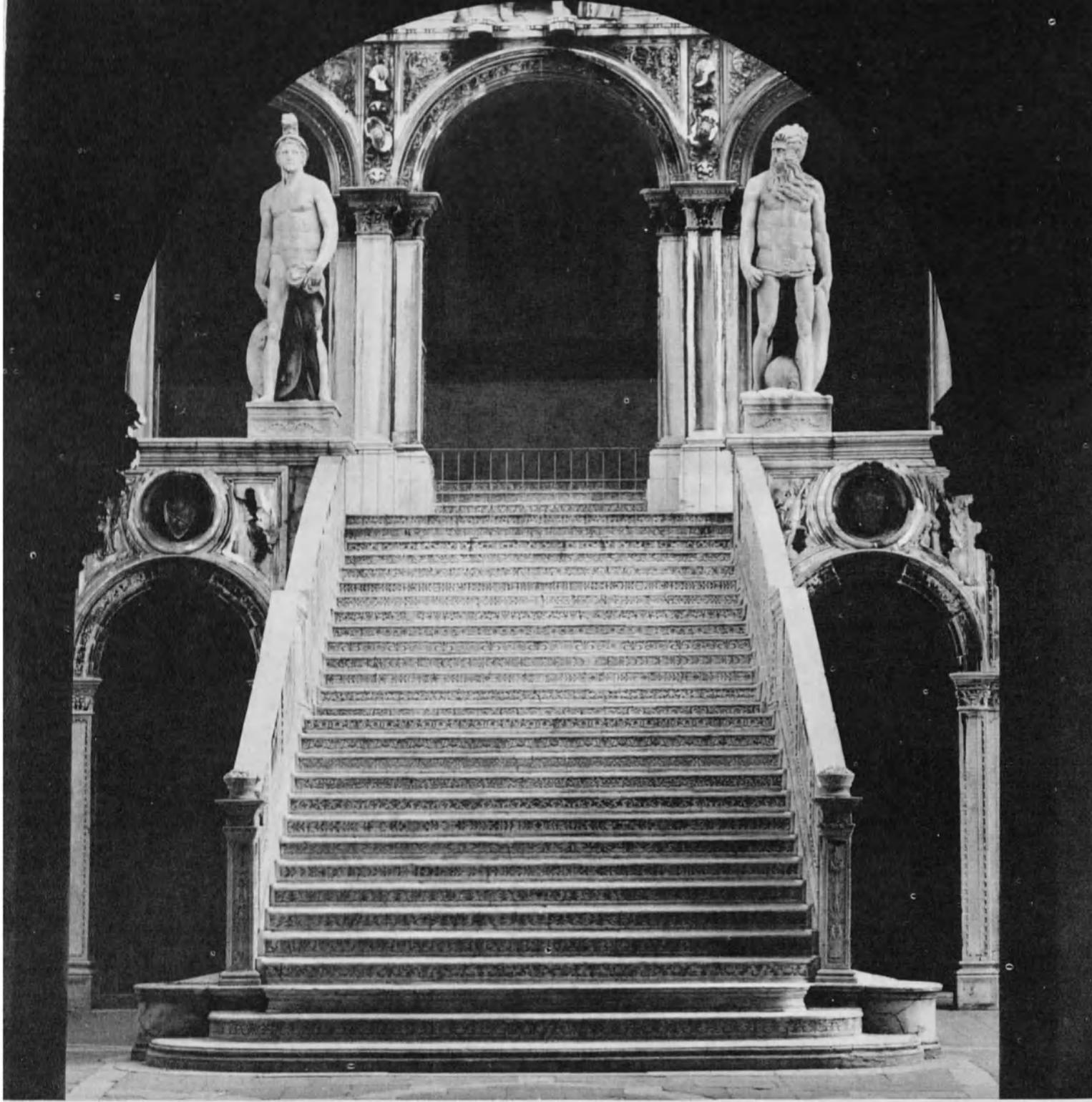
Image de la vie quotidienne à Venise : les passants sur les escaliers qui aboutissent à l'un des 378 ponts de la ville, qui compte 180 canaux (45 km) et 150 km de ruelles dont la plupart fort étroites.

Photo © Berengo - Gardin, Venise

Le pont de bois du Rialto (voir aussi photos pages 6 et 7) tel que l'a représenté le grand peintre vénitien Vittore Carpaccio (1455-1525) dans l'une de ses œuvres « Le Miracle de la Sainte-Croix ». Au premier plan, à gauche, une maison vénitienne typique de l'architecture du 15^e siècle.

Photo © De Biasi - Mondadoripress, Milan

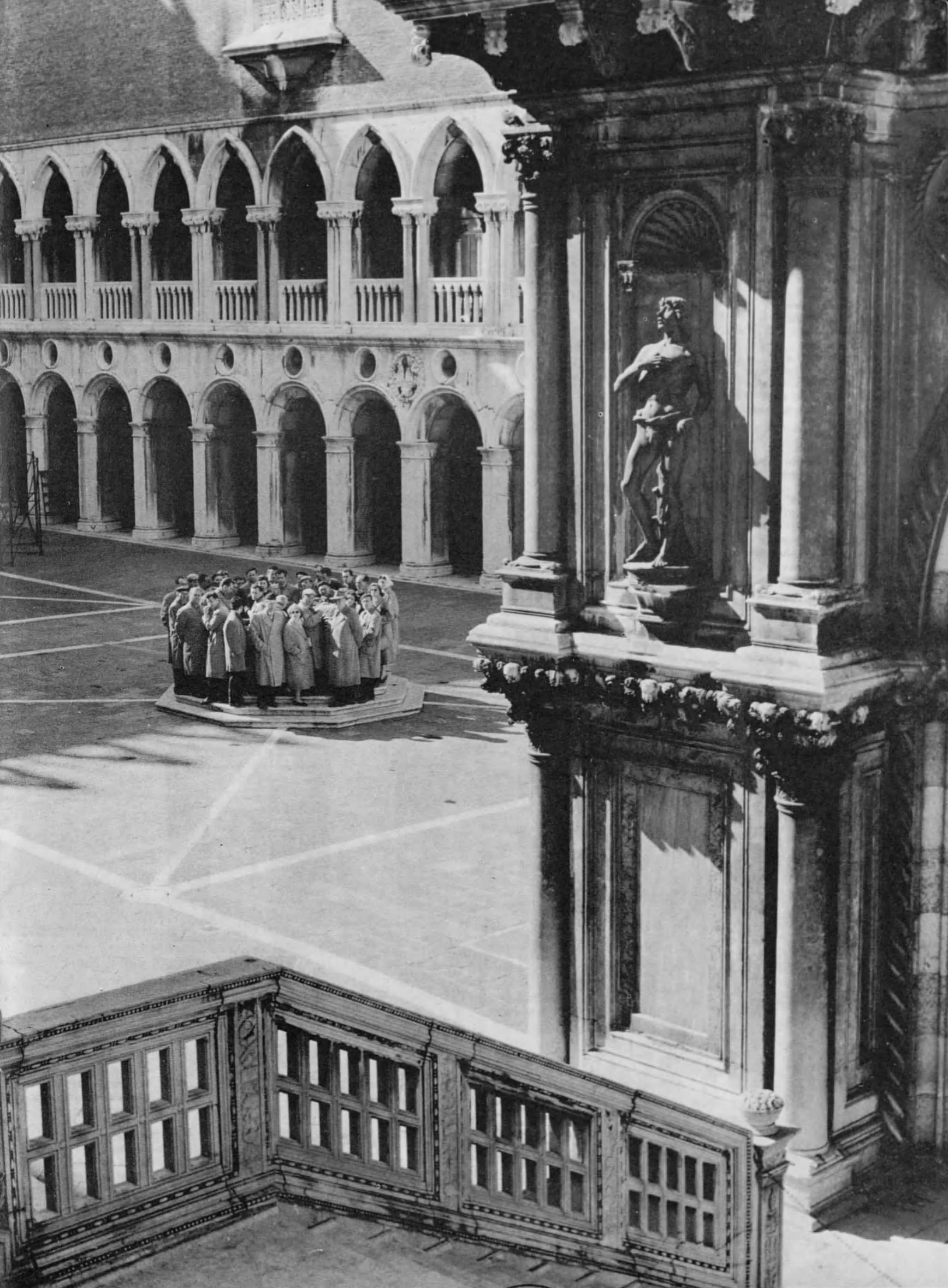




une prestigieuse histoire

Dans la cour du palais des Doges (à droite), quelques-uns des 1 500 000 touristes qui visitent Venise chaque année, regardent l'étonnante perspective de l'Escalier des Géants (photo ci-dessus), sur lequel veillent les statues colossales de Mars et de Neptune, sculptées en 1554 par le célèbre Sansovino. C'est sur le dernier palier de l'escalier, dont chaque marche est somptueusement décorée (à gauche, détail) qu'avait lieu le couronnement du Doge. Incendié par deux fois en 976 et en 1105, le palais sortit sans cesse agrandi et plus somptueux de ses ruines, et les siècles y ont accumulé des trésors d'art.

Photos © Fulvio Roiter



QUAND LE TITIEN PEIGNAIT LES MURS

Venise, dans sa magnificence, ne négligeait aucun détail et de grands artistes comme le Titien, Giorgione, Véronèse ne dédaignaient pas de peindre les murs extérieurs des édifices. La plupart de ces œuvres de plein air sont aujourd'hui gravement endommagées ou effacées. La pollution atmosphérique (15 000 tonnes d'acide sulfurique par an provenant des usines de Marghera) en accélère la dégradation. Ici, une peinture du Titien qui ornait la cour du Comptoir des Allemands au 16^e siècle. Déposée en 1967, elle aurait pu être intégralement sauvée quarante ans plus tôt.

Photo Unesco - Dominique Roger



Photo © Fulvio Roiter

Venise s'enfonce de 3 cm tous les dix ans. Les corniches disloquées de la façade du palais des Camerlenghi (à gauche) prouvent le dangereux tassement des constructions. Au bord du Grand Canal, ce palais, spécimen très pur d'architecture de la Renaissance, abritait jadis les trésoriers-receveurs de la République.

450 palais, 200 églises en danger

géante de Nicolo Bambini, *Moïse et le Père éternel*, qui orne le centre de la voûte, lorsque l'on entreprend de la déposer pour les besoins de la restauration, plus de cinq cents kilos de fientes !

Mais ce ne sont là que dégradations évidentes, que tout le monde peut constater. Sans toutefois minimiser leur importance, elles ne doivent pas faire oublier nombre de causes et de phénomènes physico-chimiques dont l'action, lente et insidieuse, invisible presque, n'en est que plus terrible. Rien, à Venise, n'est épargné, pas même les chevaux de bronze qui couronnent le portail central de la basilique de San Marco. Il ne serait, pour s'en convaincre que de citer quelques noms, autant de cas typiques des maladies dont souffre la ville tout entière de Venise :

■ la Porte des Fleurs de la basilique est fissurée, colonnes et chapiteaux menacent de s'effondrer ;

■ la colonne Contarini (17^e s.), à Murano, se désagrège ;

■ les sculptures gothiques des Frari se délitent sous l'action des agents atmosphériques et disparaissent sous les fientes des pigeons ;

■ les peintures murales (dues à Fabio Canal) de l'église San Martino di Castello moisissent ;

■ le triptyque en surplomb et les anges de l'autel de Tullio Lombardo (fin 15^e s.) et les boiseries des chapelles se dégradent ;

■ les toiles exposées dans les sacristies des églises sont noircies et dans un état déplorable ;

■ la *Scène de la Pâque hébraïque*, de Pietro Malombra et Antonio Vassilacchi (l'Aliense, 16^e s.) à San Pietro di Castello, la voûte peinte, d'Antonio Fumiani (trente ans de travail, de 1680 à 1704), à San Pantaleone, les toiles de Veronese, au Palazzo Trevisano de Murano, celles du Tiepolo, les fresques de San Sebastiano...

■ les sculptures monumentales de la Salute menacent à tout instant de tomber (l'une d'elles s'est déjà détachée en 1966) ;

■ la Ca d'Oro, Santa Maria dei Miracoli (fin 15^e s.), l'église des Terese...

Et la liste pourrait s'allonger encore : Venise possède plus de 10 000 monuments et œuvres d'art classés ! Chacun de ceux-ci pose un problème particulier, parfois plusieurs à la fois, qu'il importe de résoudre. Nulle autre part

au monde n'existe une telle concentration de chefs-d'œuvre ou d'œuvres caractéristiques d'une époque ou d'un style.

Venise, derrière le masque de ses séduisantes façades, considérée de près, offre un visage mutilé. Corrosions et pollutions amorcées de longue date (en fait, depuis la fondation de la ville) ou récemment déclarées, souffrent en foudroyante progression, l'attaquent dans ses murs et dans ses décors. La situation de Venise fait qu'elle réunit malheureusement toutes les conditions d'un rapide et inexorable pourrissement.

En ce qui concerne l'affaiblissement des structures et les maladies de la pierre, on en a scientifiquement déterminé les causes et l'on sait le traitement à appliquer. On a appris à combattre le redoutable « thiobacillus » et les bactéries nitrifiantes, à soigner de leur lèpre marbres et granites, à nettoyer les peintures et à les protéger, à assécher et à raviver les fresques...

MALGRE tout cela, Venise perd chaque année 6 % de ses œuvres en marbre, 5 % de ses fresques, 3 % de ses tableaux sur toile et 2 % de ses peintures sur bois. La proportion est énorme. A ce rythme, dans trente ans, il ne restera qu'à peine la moitié de tout ce qui fait qu'aujourd'hui Venise est « un joyau sans pareil ». Et nous ne comptons pas bibliothèques, archives et objets artisanaux ou « trésors » qui, à un rythme semblable, disparaissent...

La conservation et la restauration de toutes les œuvres d'art de Venise pose aux spécialistes de multiples problèmes, tant à l'architecte qu'à l'hydrographe et à l'urbaniste. De nombreuses œuvres ont déjà été sauvées (toiles détachées de leur support, roulées et restaurées, fresques asséchées, maisons consolidées, etc.) par les Surintendances des Monuments et Beaux-Arts. Mais le travail qui reste à faire demeure immense : plus de 450 palais ou maisons anciennes, plus de 200 lieux de culte et églises sont en danger !

Sur les aspects techniques que la sauvegarde de ce patrimoine artistique et culturel représente, viennent se greffer des problèmes de crédits, d'expropriation, de relogement, de fiscalité, d'urbanisme et d'administration...

Venise, cependant, ne veut pas se contenter d'être un musée. Sa popula-

tion n'est pas composée que d'esthètes et de conservateurs. Les exigences de la vie moderne demandent que des améliorations constantes soient faites, pour le logement, pour les implantations d'industries (pour donner du travail à la population et permettre à la ville de vivre), pour les moyens de transport et les communications.

Ville musée, la « Città nobilissima et singolare » de Sansovino ne se veut pas en retard sur son temps. A l'alternative posée, sauver les pierres ou sauver les habitants, une seule réponse : Venise doit rester elle-même, évoluer sans renier son passé. Venise sans habitants ne saurait plus être Venise. Venise sans ses monuments et son cadre ne saurait plus être Venise. L'alternative ne peut être retenue. Alors, comment concilier la sauvegarde de son patrimoine et les exigences de l'évolution ? C'est là le plus gros, le plus important des problèmes que Venise doit pouvoir résoudre.

Vus par le petit bout de la lorgnette, les problèmes que Venise doit affronter pourraient apparaître comme une affligeante accumulation de facteurs naturels et de mauvaise volonté humaine. Pourtant, ils n'expriment rien d'autre que l'évolution lente d'un milieu. L'action de l'homme s'inscrit dans le cadre de cette évolution.

Pour tenter de résoudre ces problèmes, il faut analyser tous les éléments de la vie vénitienne, en associant les compétences des spécialistes de toutes les disciplines nécessaires à celles des « médecins traitants » vénitiens.

Mais ce n'est pas seulement pour l'étude et la recherche que la coopération présente un intérêt : elle est également indispensable à la décision et à la mise en œuvre des moyens mis à sa disposition.

Il faudra aussi de l'imagination, car il sera nécessaire d'inventer de nouvelles techniques : dompter les courants sans permettre à la lagune de s'envaser, tuer les micro-organismes de l'eau sans empoisonner celle-ci, arrêter les effets des tempêtes sans enlaidir la cité ni le site, consolider Venise sans avoir besoin de la démolir pour la reconstruire ensuite, la garder pour le rêve sans perdre pour autant le sens des réalités. Il y faudra plus que du savoir et plus que de l'imagination : du génie. Il serait imprudent d'attendre que celui-ci vint d'un seul homme, voire d'un seul groupe de spécialistes.

Et il ne sert à rien de sauver les



Photo © Fulvio Roiter, Venise

Sur plus de 4 000 mètres carrés, les coupes, les murs, les voûtes de la basilique Saint-Marc (voir aussi pages 10 et 11) sont revêtus de mosaïques. Ce prodigieux rassemblement de chefs-d'œuvre, dont les premiers remontent au début du 11^e siècle, témoigne avec éclat de la faveur particulière que l'art des mosaïstes n'a cessé de connaître à Venise à travers les siècles.

marbres et les fresques si ceux-ci sont voués à disparaître sous les eaux ; à rien de construire des écluses sans installer une station de météorologie capable de prévoir les bourrasques et de fermer les portes ; à rien de barricader les accès à la lagune si l'on ne construit pas aussi des égouts ; à rien de renforcer les fondations si l'on doit laisser les murs s'écrouler ; à rien de rendre les logements habitables s'il n'existe pas de moyens de communication adéquats ; à rien de construire un métro si personne n'a plus envie de venir à Venise, les Vénitiens parce qu'ils trouvent la ville inhabitable et vétuste, les autres parce que la ville aurait été trop « rajeunie ».

Si le choix des mesures à prendre est laissé aux seuls conservateurs, il leur paraîtra peut-être plus sûr de transformer le centre historique en musée, et ce sera la fin de Venise, parce que Venise n'est pas, pour ceux qui l'aiment, un document mort concernant une civilisation disparue, mais un lieu où ils aiment venir y vivre leurs rêves. Si, au contraire, le choix est laissé aux seuls technocrates, ils s'en remettront à la « théorie des décisions » et choisiront la solution économiquement la plus rationnelle.

Et peut-être n'auront-ils pas tort, après tout, s'il faut une fortune pour construire des digues et que Venise ne la possède pas ou ne la trouve pas ! On ne prête qu'aux riches. Venise a besoin que son antique cité puisse retrouver la prospérité pour ne pas risquer d'être abandonnée à son sort. Et l'on ne peut condamner les travaux modernes, quelque sacrilèges qu'ils puissent être, s'ils doivent apporter la prospérité à Venise. La civilisation moderne perturbe le régime des eaux lagunaires, empoisonne les eaux, enfume l'air, enlaidit le site, sans aucun doute. Mais elle permet aussi d'avoir les moyens de réparer les méfaits dont elle est la cause. Peut-être pas tout de suite, ni parfaitement. Mais le monde entier en est là.

Sauver Venise, c'est la garder intacte pour le bonheur des hommes de notre temps, pour conserver une part de rêve aux hommes de l'avenir ; ce n'est pas la remiser dans le grenier des mythologies des temps passés.

PAGE 29, EN HAUT. Anges du fronton de Santa Maria della Salute, la fameuse église à dôme du 17^e siècle, située à l'extrémité orientale du Grand Canal. Gravement endommagés, comme plusieurs autres sculptures extérieures, ils ont été restaurés.

Photo Unesco - Dominique Roger

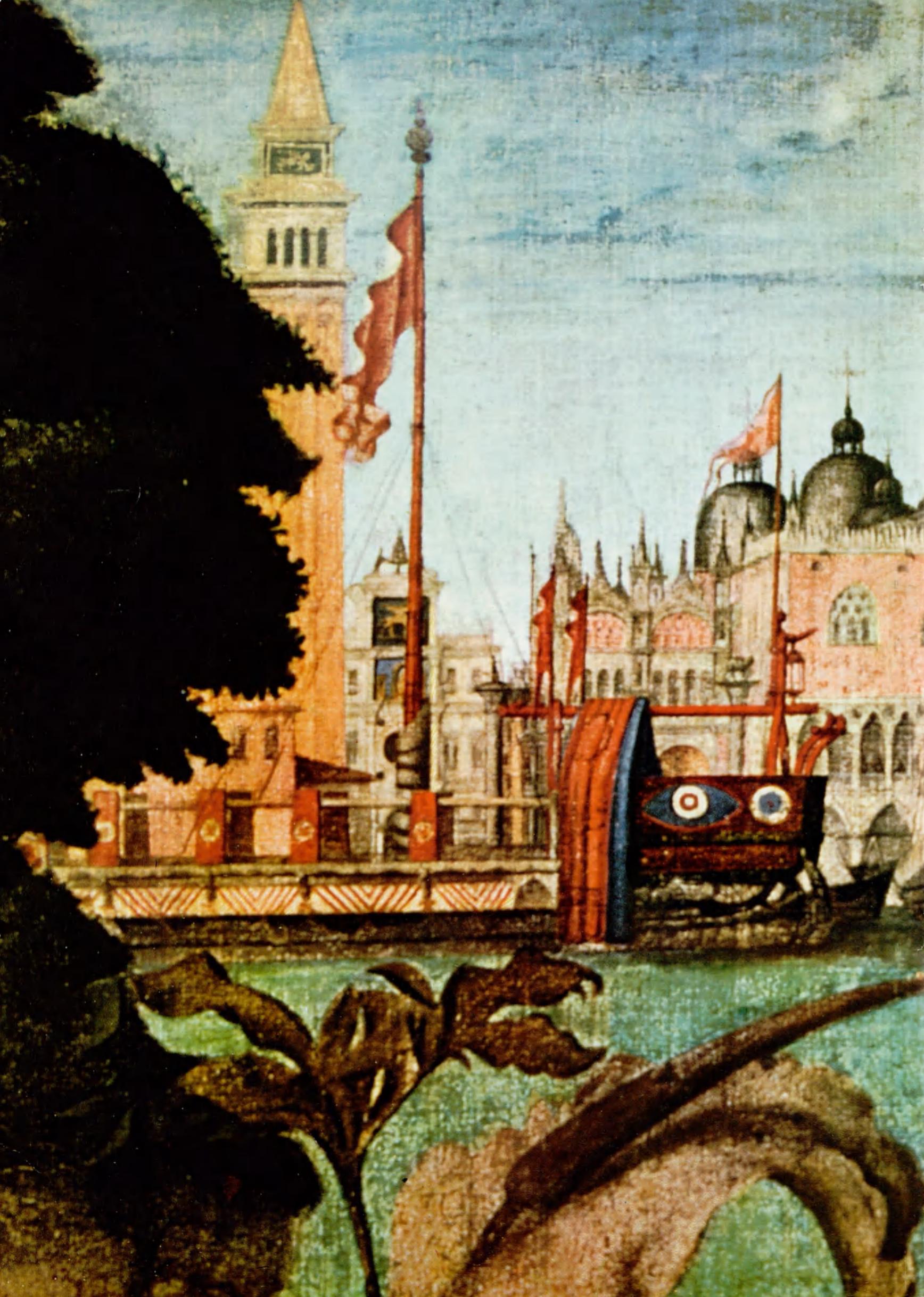
PAGE 29, EN BAS. A Murano, qui fit la gloire du verre de Venise, une maison gothique du 14^e siècle, aux caractéristiques fenêtres trilobées, menace ruine.

Photo © Giorgio Lotti - Mondadoripress, Milan

PAGES 30-31. Le lion de Saint-Marc, détail du tableau de Vittore Carpaccio peint en 1516. A l'arrière-plan, la place Saint-Marc vue de la lagune, avec le campanile, la basilique et le palais des Doges. L'œuvre de Carpaccio est une véritable chronique peinte de la vie vénitienne au début du 16^e siècle.

Photo © Giraudon, Paris









Comment sauver les saints et les anges



En dépit de la vigilance des Beaux-Arts, Venise perd chaque année 5 % de ses fresques et de 2 à 3 % des œuvres peintes, tant sur bois que sur toile. Aux ravages du temps s'ajoutent ceux de l'humidité et de la salinité. Tout à gauche, exemple entre mille d'une peinture en voie de restauration : une toile de Piazzetta, peintre vénitien du 18^e siècle, qui décore le plafond de la chapelle Saint-Dominique à S. Zanipolo, église ogivale du début du 15^e siècle. A gauche, de haut en bas, trois des douze apôtres du polyptyque du 15^e siècle (voir ci-dessus) qui orne le maître-autel de Saint-Marc : André, Barthélemy et Mathias, le successeur de Judas. Le polyptyque de Saint-Marc ci-dessus en cours de restauration dans un atelier de la Surintendance des Beaux-Arts à Venise, a maintenant retrouvé sa place. A droite, dans le même atelier, une Vierge du 14^e siècle sérieusement endommagée.

Photos Unesco - Dominique Roger

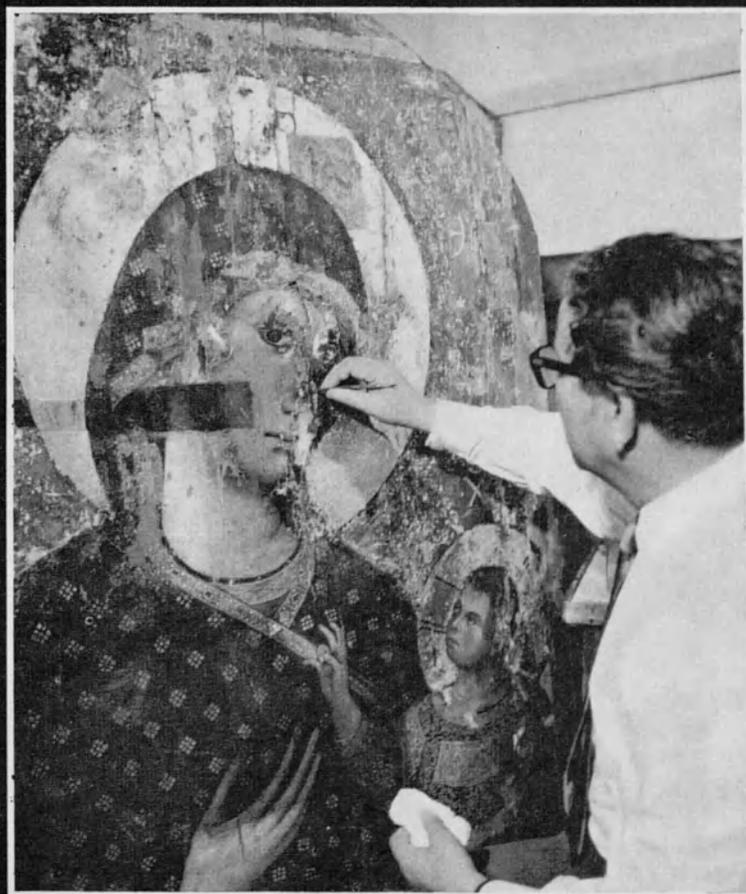




Photo © G. Berango-Gardin, Venise

RENDRE A VENISE UNE NOUVELLE JEUNESSE

VENISE qui meurt ce n'est pas seulement le sol qui s'enfonce et la mer qui monte, les arbres qui se pulvérisent et les fresques qui s'effaçent. Ce sont aussi les édifices qui prennent lentement des allures de ruines et des senteurs de pierres mortes parce que personne n'y habite.

L'insularité qui avait fait la fortune de Venise est devenue, avec le temps, un grave handicap. Au cours des deux derniers siècles, la ville a vu s'épuiser progressivement les fonctions qui découlaient de son ancienne position de capitale d'Etat, puis celles qui la qualifiaient comme chef-lieu de région. Tandis que ses rivales de l'Italie septentrionale bénéficiaient d'un rythme de développement extraordinaire, l'ancienne souveraine de l'Adriatique semblait manquer le tournant de l'économie moderne et piétiner dans les limites de son île devenue trop exigüe. Communauté de grands propriétaires terriens, de marchands et de juristes, elle devint graduellement une cité d'employés et de fonctionnaires.

Perdant de son importance dans un monde en proie à la fièvre productrice, sans pour autant s'appauvrir vraiment, l'antique seigneurie a souffert, depuis la chute de la République et jusqu'à ce jour, d'une certaine conscience de déclassement. D'où la tentation de s'isoler de plus en plus dans le maintien systématique des traditions d'un passé illustre et le dédain des nouveautés.

« Venise », a écrit Mary Mac Carthy, « a toujours été une mère nourricière de vieillards. » L'on venait peut-être mourir à Venise, mais on y mourait tard. Titien s'y est éteint à cent ans, mais encore fallut-il la peste. Aujourd'hui encore « l'on y vieillit bien », disent ses gentilshommes dont on ne devinerait pas l'âge.

Les statistiques concernant l'évolution démographique de Venise nous apprennent qu'entre 1871 et 1951, la population a augmenté de 100 pour cent. Mais il est important de préciser que ces chiffres concernent la commune de Venise dont l'étendue comprend, outre le centre historique et les îles Murano et Burano, l'estuaire ainsi que la Terre ferme composée de Marghera et des anciennes communes

avoisinentes rattachées à la République sérénissime. Entre cette même période, alors que la population de Terre ferme augmentait de 481 pour cent, celle du Lido et de Malamocco de 654 pour cent, la population du centre historique ne croissait que modestement au taux annuel moyen de 1,2 pour cent.

Mais à partir de 1951, la situation s'est radicalement modifiée. Depuis cette date, tandis que la croissance se poursuit en Terre ferme et dans l'Estuaire, la population de la partie insulaire de la commune diminue constamment. Le secteur formé par le centre historique et les îles de Murano et Burano est ainsi passé de 191 200 habitants en 1951 à 135 900 en 1966.

CETTE évolution représente une perte moyenne de 3 500 habitants par an. Au cours des dix dernières années, la population totale de la commune a augmenté de 31 000 personnes, dans le même temps que le centre historique en perdait près de 40 000. Si cette déperdition démographique devait se poursuivre au rythme moyen de 2 000 habitants par an, l'ancienne Venise ne compterait, en 1981, plus que 97 800 habitants, c'est-à-dire qu'elle aurait perdu plus de la moitié de sa population en 30 ans. Il y aurait plus de vieillards que d'enfants et plus de femmes que d'hommes.

44 pour cent de ceux qui désertent le centre historique ont moins de 30 ans et 71 pour cent ont moins de 45 ans. Le mouvement d'émigration affecte donc essentiellement les couches les plus jeunes de la population. Les effets du vieillissement sur la capacité économique sont notoire. La proportion des vieillards inactifs par rapport aux personnes actives était de 13 pour cent dans le centre insulaire en 1951. Elle est montée aujourd'hui à plus de 19 pour cent.

Où vont les Vénitiens qui désertent la cité historique ? 78 pour cent restent fidèles à leur commune et s'installent en Terre ferme ou au Lido. Aujourd'hui, en 1968, à peu près deux Vénitiens sur trois habitent hors du centre insulaire et vivent soit en Terre ferme, soit sur le littoral.

Le nombre des emplois dans la Venise insulaire n'a pas diminué au cours des quinze dernières années, au contraire. Le développement le plus

sensible s'est produit dans le commerce de détail, l'hôtellerie, le crédit, les assurances et les services variés. Cette augmentation est due principalement à l'essor du tourisme.

Il arrive davantage d'étrangers en juillet, août et septembre que pendant les neuf autres mois de l'année pris ensemble. Cette concentration saisonnière nuit gravement à l'équilibre de la vie vénitienne et compromet celui de son économie.

La concurrence des stations voisines est notoire. Venise a trop peu de chambres à offrir en été, tandis que plus de la moitié de ses hôtels sont fermés l'hiver. L'amélioration des disponibilités hôtelières est évidemment fonction d'un étalement du tourisme sur l'ensemble de l'année.

Contrairement à une opinion répandue, le tourisme n'est pas la source de revenus principale de la cité historique. Sa production artisanale et les activités de son port commercial tiennent une place aussi importante dans son économie.

A première vue, l'évolution du trafic maritime n'offre aucun motif d'inquiétude. Mais les perspectives ne sont pas des plus rassurantes. Venise a été pendant mille ans un des ports les plus actifs du monde. Aujourd'hui cependant, le port de Marghera, en Terre ferme, joue un rôle prépondérant comme port industriel ; de la nouvelle Venise à l'ancienne, le rapport de la capacité portuaire est de 15 millions de tonnes à 1,8.

La moitié des activités économiques de la commune vénitienne dans son ensemble est liée au fonctionnement des installations portuaires. Dans le centre historique même, 20 à 30 pour cent des chefs de famille doivent leurs moyens d'existence à des emplois dépendant de la Station maritime. Si donc la fonction portuaire du centre historique était destinée à péricliter, son destin démographique et social en serait sûrement aggravé car c'est une proportion massive de sa population qui se trouverait affectée par cette transformation économique. Il est donc normal que beaucoup de Vénitiens choisissent alors de suivre en Terre ferme les activités dont ils tirent leurs revenus.

Etant donné, d'une part, que le nombre des emplois dans le centre insulaire s'est accru depuis 1951 et que, d'autre part, le nombre des personnes « employables » a diminué, il y a actuellement plus d'emplois dans

Depuis 10 ans, Venise a perdu 40 000 habitants. Si les Vénitiens désertent leur ville, c'est parce qu'ils sont « las de se mouiller les pieds tous les jours ». A gauche, traversée de la place Saint-Marc par hautes eaux.

Derrière les marbres, l'exode des Vénitiens

la cité (environ 12 000) qu'il n'y a d'habitants pour les remplir. Fait absolument nouveau dans son histoire, la Venise insulaire manque de main-d'œuvre.

Ce n'est donc pas parce qu'ils manquent de travail que les Vénitiens désertent leur antique habitat. Ce n'est pas non plus parce qu'ils y gagnent leur vie moins bien qu'ailleurs, car les salaires sont plus élevés dans le centre historique qu'en Terre ferme : si bien que la Venise insulaire réussit à faire venir chaque matin de l'extérieur les 12 000 travailleurs supplémentaires dont elle a besoin. La raison essentielle de la désertion progressive de Venise est la situation du logement.

En 1951, alors que l'exode commençait, on estimait que Venise avait besoin de 16 500 unités d'habitations nouvelles, abstraction faite des remises en état des logements existants. Au lieu de cela, 2 700 logements seulement furent construits entre 1951 et 1961. Mais, entre-temps, plus de 6 000 familles, lassées des conditions d'existence, avaient abandonné Venise.

Tandis que le rythme de création d'unités d'habitations ne cessait de ralentir, le dépeuplement de Venise

se poursuivait. L'œuvre de réfection des logements anciens était, de son côté, pratiquement délaissée.

En 1966, la situation est totalement renversée : il ne reste à Venise que 40 000 familles et il y a trop de logements. Venise devient, à cet égard, une des localités les plus favorisées de toute l'Italie. On devrait donc se féliciter d'y habiter. Il n'en est rien. Car, en ce qui concerne la qualité de l'habitat, Venise rivalise avec les régions les plus mal loties d'Europe.

L'enquête faite en 1957 révèle des conditions d'habitation déplorables tant sur l'état de conservation structurale des lieux que sur leur habitabilité et leur hygiène. 66 % des immeubles d'habitation nécessitent des réfections importantes. Près de 40 % des logements sont soit inhabitables, soit surpeuplés. 75 % des appartements n'ont pas de salle de bains. Le chauffage central est pratiquement inexistant et 60 % des logements n'ont pas d'autre moyen de chauffage que la cuisine.

Ajoutons à cela le manque d'ensevelissement, l'humidité et l'inconfort générale des lieux. D'autre part, les loyers sont plus élevés que partout ailleurs en Italie. La difficulté des com-

munications urbaines et le transport des matériaux rendent les services d'entretien particulièrement coûteux.

Tout cela n'est pas fait pour engager la population à demeurer dans le centre historique. La jeunesse se plaint de la pauvreté des centres de loisirs, alors que les espaces requis pour des installations sportives pourraient être aisément trouvés.

Si les Vénitiens ont accepté ces conditions d'habitation pendant des siècles, c'est qu'elles n'étaient pas plus mauvaises qu'ailleurs. Elles le sont devenues depuis que des villes nouvelles se sont créées un peu partout. L'écart entre la situation du logement dans la Venise insulaire et son arrière-pays s'est récemment aggravé. Et ce sont les maisons, banales sans doute, mais confortables de Mestre et du Lido qui ont tenté depuis quinze ans tant de Vénitiens.

Le problème est donc essentiellement celui de la restauration des immeubles, de l'assainissement et de la modernisation des locaux existants. Il ne suffit pas de préserver de la destruction les palais et les demeures nobles, il est également urgent de rendre la ville habitable, non seulement pour ses citoyens mais pour les

SUITE PAGE 38



Poésie des canaux tranquilles (à droite), ou des toits des vieilles tuiles sous la neige (à gauche). Mais pour les Vénitiens, la vie quotidienne ne va pas sans difficultés. D'après l'étude de l'Unesco, 47 % des immeubles sont en médiocre état, 16 % en très mauvais état, 50 % souffrent de l'humidité ; beaucoup sont très obscurs. Il est urgent de rendre Venise habitable, mais les plans de réfection des habitations exigent des sommes énormes.

Photos © Fulvio Rolter



Comment concilier le beau et l'utile ?

hôtes qu'elle a l'ambition d'attirer.

Depuis des siècles, Venise est une ville fatiguée, mais elle n'a jamais été une ville qui renonce.

Contrainte à offrir des services que l'on ne trouverait nulle part ailleurs, Venise a fini par adopter, en 1917, une formule qui était alors neuve en Italie : celle de port industriel. Le principe était, selon l'expression du promoteur de l'idée « d'amener des bateaux aux portes des usines ». Au lieu d'être, comme le sont les ports commerciaux, un lieu d'entrepôt et de transit, le nouveau port serait un immense collège d'usines. C'est ainsi que fut créée Marghera.

Ce n'est pas sur la Terre ferme proprement dite que s'installe la nouvelle Venise, mais sur 550 hectares de *barene* (hauts-fonds) colmatés à l'aide de terre provenant du sol lagunaire et haussés à 2,50 m au-dessus du niveau de la mer. Les entreprises commencèrent d'affluer, avant même que le port fût achevé.

Les frontières qui avaient été fixées à Marghera par ses fondateurs, n'ont pas tardé à craquer sous la poussée des entreprises en progrès. On créa une seconde zone industrielle, puis une troisième beaucoup plus ambitieuse que les deux précédentes. Les travaux de colmatage de cette troisième zone sont en cours. Ce n'est qu'en 1980 que fonctionneront complètement les nouveaux ports pétrolier, industriel et commercial. Mais il y a déjà, aujourd'hui, à Marghera, 211 entreprises qui emploient 40 000 travailleurs.

La cité historique a-t-elle tiré jusqu'à présent un profit notable des progrès accomplis par l'industrie de Terre ferme ? Le budget communal ne s'est guère enrichi en Terre ferme. La Venise nouvelle impose plus de charges aux finances municipales qu'elle ne leur assure de revenus. La nécessité d'y améliorer l'équipement scolaire, la voirie, les transports publics, les installations culturelles, ne le cède en rien au fardeau que représente pour la commune l'assainissement de son centre historique.

En conséquence, les Vénitiens d'un bord comme de l'autre de la lagune se plaignent de payer plus d'impôts que dans d'autres grandes villes. Le développement urbain de la ville moderne devrait être une réussite de la planification. Il n'en est rien. Les embarras de la circulation et du stationnement dans Mestre ont de quoi donner ou redonner à ses habitants le goût des tranquilles *calli* de la Venise historique. Non seulement l'adduction d'eau, la distribution du courant électrique, les égouts, posent des problèmes qui rivalisent avec ceux de l'hygiène des eaux lagunaires, mais la Terre ferme elle-même est périodiquement menacée d'inondations. Ainsi le destin périlleux de Venise poursuit-

il les Vénitiens jusque dans leur retraite.

La loi a fait des îles et des terres une commune unique. Mais les rapports nécessaires entre le centre historique et la Terre ferme restent à établir. Les Vénitiens ne savent guère où commence et finit leur ville. Quand on parle de dépeuplement de Venise, ce n'est pas de la commune qu'il s'agit puisque la population de celle-ci augmente. Et quand les habitants de Venise transportent leur résidence à Mestre, ils n'ont pas l'impression de changer simplement de quartier, mais bien de ville. La Terre ferme est un autre pays. Un autre mode de vie, une autre société.

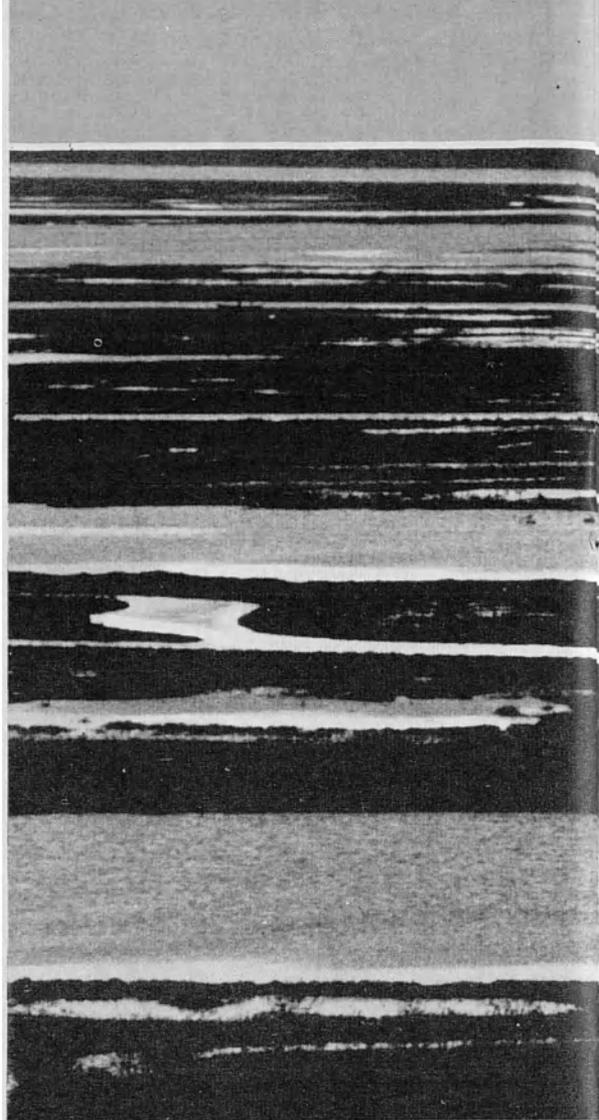
La sensation d'appartenir à un monde distinct n'est pas le seul fait des gens de Terre ferme. Pour la plupart des Vénitiens du centre, l'ouverture industrielle de Marghera ne les concerne pas. L'impulsion, les ordres, les cadres, l'argent de cette entreprise, disent-ils, sont venus de Milan, et le produit n'est pas vendu par Venise à ses clients, mais par les Milanais aux leurs. Rien n'assure Venise que le développement de la Terre ferme ne se fera pas finalement indépendamment du centre historique, voire contre lui.

QUELQUE bonne volonté qu'elles mettent à vivre en commun, Venise et la Terre ferme divorceront tôt ou tard, si leur union n'est pas vraiment nécessaire, c'est-à-dire, si le centre insulaire n'a pas besoin de Marghera et si Marghera n'a pas besoin du centre insulaire.

Toutes les cités du monde tentent de décentraliser leurs activités, de diviser le travail entre leurs divers quartiers. Leur ambition est de devenir « polycentriques ». Venise l'est déjà.

Des moyens de communications plus commodes, plus rapides, sont, avec les logements, l'objet des désirs le plus communément exprimés par les Vénitiens. Certains esprits hardis ont proposé des solutions à la circulation aquatique : « poux d'eau » (mini-taxis électriques et silencieux), autobus amphibies, hydroglisseurs ; mais l'effet des ondes que créeraient les gros engins serait probablement désastreux pour la conservation des édifices.

Quant aux transports par voie de terre, ils ont suscité et continuent de susciter d'ardentes polémiques. Il faut, disent les uns, construire un nouveau pont pour accroître la circulation entre Venise et la Terre ferme. Il faut, au contraire, disent d'autres, couper toute liaison routière ou ferroviaire pour conserver à Venise son caractère insulaire. Un plan d'autoroute qui aurait longé la cité historique sur toute sa longueur a déjà été condamné par les autorités. A défaut de cette



UN PROJET



Photo © Cameraphoto, Venise

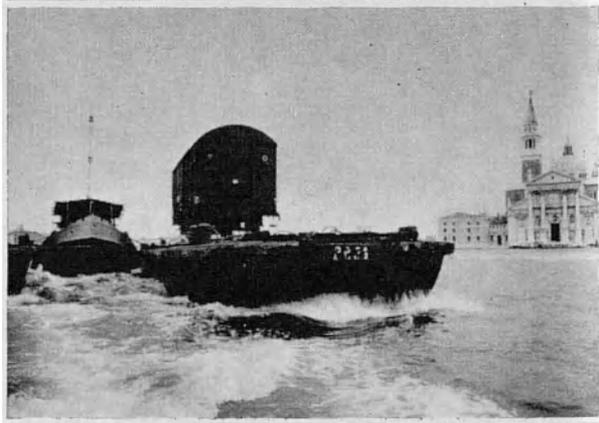


Photo Unesco - Dominique Roger



Photo © Gianni Berengo-Gardin, Milan

DE MÉTRO SOUS LA LAGUNE

Photo © Cameraphoto, Venise

Les difficultés des communications urbaines et du transport des matériaux rendent très onéreux les services d'entretien de Venise qui se dégrade (à droite, le porche d'une maison s'est écroulé dans le canal de San Severo fermé pour cause de danger). Outre l'amélioration de l'habitat, le plus grand désir de la plupart des 40 000 familles qui vivent encore à Venise est de disposer de moyens de communications plus commodes, plus rapides, à l'intérieur et autour de la ville (ci-dessus, une barque sur la lagune entrecoupée de bandes marécageuses). Un projet de métro souterrain est à l'étude pour relier les quartiers de la ville entre eux et avec la terre ferme (à gauche en haut, maquette du métro sous le Grand Canal). A gauche en bas, l'insolite passage d'un wagon sur une barque voguant vers l'intérieur de la ville.



VENISE MIROIR D'ORIENT ET D'OCCIDENT

par **Marcel Brion**

de l'Académie française

Sur la façade de la basilique Saint-Marc, quatre chevaux de bronze (à droite, détail) caracolent au-dessus de la grande place, dernière étape d'un très long voyage. Probablement d'origine grecque, ils ornèrent l'arc de triomphe de Néron et celui de Trajan à Rome ; ils furent transférés à Constantinople par l'empereur Constantin, au 4^e siècle, puis à Venise, en 1204, par le doge Dandolo. Bonaparte les installa à Paris en 1797. En 1815, ils firent retour à Venise.



Photo © Osvaldo Böhm - Musée Correr, Venise

LE GRAND DOGE LOREDAN. Ce célèbre portrait de Leonardo Loredan (1438-1521), doge de la Sérénissime République de Venise, existe en plusieurs exemplaires : l'un se trouve au musée Correr, Venise ; un autre à l'Académie Carrara, Bergame ; un troisième à la Pinacothèque de Dresde ; une quatrième version est au musée de San Francisco. Exécutée en 1501, cette œuvre est attribuée tantôt à Carpaccio, tantôt à Giovanni Bellini ; elle est due, assurément, à un très grand peintre vénitien.

AL'EPOQUE où les Huns, après avoir vainement tenté d'attaquer la Chine, repoussés très loin de la Grande-Muraille, dirigeaient vers l'Ouest leurs ambitions et leurs convoitises, de brusques et violents déplacements de peuples se produisirent, qui furent à l'origine de ce que l'on appelle en allemand *Die Völkerwanderungen*, c'est-à-dire les Migrations, et, moins exactement en français, les Grandes Invasions.

De l'Asie Centrale jusqu'au Danube et jusqu'au Rhin, Germains et Slaves, assaillis par les Huns, se rabattirent les uns sur les autres, se chassèrent réciproquement de leurs territoires ancestraux, et attirés par cette fascination du Sud qui a toujours troublé les Nordiques, ayant franchi les barrières des grands fleuves, ils descendirent jusqu'en France et en Italie.

Les bords de l'Adriatique et l'hinterland qui s'y rattachait politiquement et économiquement, étaient habités par la nation des Vénètes ; ceux-ci, avantagés par le voisinage de la mer, avaient commencé d'en exploiter les profits en équipant de petites flottes de navigation marchande et au besoin, guerrière. Lorsque les migrations rejetèrent jusque chez eux des tribus germaniques et slaves, elles-mêmes expulsées de leur habitat normal par les Huns, les Vénètes jugèrent que le

MARCEL BRION, de l'Académie française, est un historien d'art dont les travaux sur la Renaissance italienne et sur le romantisme allemand font autorité. Son ouvrage *La résurrection des villes mortes*, éd. Plon, Paris, 1959, a été traduit dans la plupart des langues européennes ; il est considéré comme l'un des grands classiques de l'archéologie. Parmi ses nombreux ouvrages, citons encore Léonard de Vinci, éd. Le livre club du libraire, Paris, 1952 ; Michel-Ange, éd. Albin Michel, Paris, 1939 ; L'art romantique, éd. Hachette, Paris, 1963 ; De Pompéi à l'île de Pâques, coll. Jeunes bibliophiles, Gautier Languereau, Paris, 1967.



Photo © Brian Brake - Rapho

Marins, aventuriers, commerçants politiques, et toujours artistes

meilleur moyen de leur échapper était de se réfugier dans les nombreuses îles éparpillées dans la lagune que formait le delta du Pô : inaptes à la navigation, excellents cavaliers, mais démunis dès qu'ils descendaient de leurs montures, ces « barbares » ne pouvaient que renoncer à les poursuivre dans les retraites marines où ils s'étaient établis.

Les montagnes karstiques qui fermaient l'arrière-pays des États vénètes n'avaient pas opposé d'obstacle aux escadrons d'Attila et de ses alliés germains et slaves, mais l'eau fut une barrière infranchissable à ces peuples incapables de construire des barques et de les manœuvrer. C'est ainsi qu'à l'abri des menaces étrangères, les habitants d'Aquileia, d'Altinum, de Concordia, de Heracleia, installés dans les îles de la lagune, y développèrent activement une civilisation fondée d'abord sur l'exploitation du sel, fourni en abondance par les eaux dormantes de la lagune, et du poisson.

Ces villes nouvelles, dont Torcello, qui comptait jusqu'à 20 000 habitants, et Venise, moins peuplée mais promise à un avenir prestigieux alors que Torcello déclina très vite, acquièrent une importance économique en raison même des avantages que leur procurait cette situation insulaire, sans voisins gênants, libre de se consacrer au négoce alors que, sur la terre ferme, les grands États étaient incessamment bouleversés par les crises politiques les plus graves.

Les civilisations insulaires qui se forment et évoluent dans un pareil climat, atteignent vite une prospérité et un prestige qui, du fait qu'elles sont hors d'atteinte de tout péril, leur permettent, à leur tour, d'imposer leur prépondérance : la Crète, qui, maîtresse de la grande culture égéenne, acquit la maîtrise de la Méditerranée et implanta cette culture chez les peuples limitrophes ; l'Angleterre, jamais envahie depuis la journée de Hastings où les Normands y prirent pied, et vite préparée à sa vocation « impériale » ; Venise qui, dès le Haut Moyen Âge, devint, avec le consentement de Byzance et, bientôt, contre celle-ci, la Sérénissime Reine de l'Adriatique, sont des exemples de ce que peuvent réussir, dans les conditions les plus heureuses d'un « isolement » géographique, compensé par une considérable expansion au-delà des mers, des peuples de marins hardis, de négociants avisés, et d'hommes d'État habiles à asseoir sur de fortes bases marchandes ces relations diplomati-

ques qui servent si utilement le commerce, et le commerce lui-même qui, par la puissance de l'argent qu'il détient et qu'il distribue, s'approprie le pouvoir d'enraciner des comptoirs, d'ouvrir des zones d'influence, de faire accepter même des nations qui les ont accueillies et qui sont en relations d'affaires avec elles, des formes plus ou moins ostensibles ou occultes, de protectorat et de colonisation.

Limitée au domaine médiocre de son archipel, dont les petites îles étaient reliées par des ponts, Venise s'enrichit très vite, grâce au monopole du sel qu'elle s'était attribué, puis dissémina sur toute la Méditerranée des réseaux de lignes maritimes, consacrées à d'actifs échanges d'exportation et d'importation entre les États européens, l'Afrique et l'Asie Mineure.

Même après qu'elle eût acquis une certaine prospérité grâce à l'industrie du verre et de la soie, sa fonction demeura essentiellement celle de l'intermédiaire ; ses agents étaient à Bruges, à Anvers, à Amsterdam, à Londres, à Brême, à Florence, à Gênes, elle recevait les produits manufacturés de France, d'Allemagne, des Pays-Bas, d'Angleterre, et les transportait dans tous les ports côtiers méditerranéens, où des franchises leur avaient été concédées et où certains quartiers même leur étaient réservés, qui jouissaient de privilèges d'auto-gouvernement et d'extra-territorialité.

FIDELE à cette politique dont les impératifs reposaient uniquement sur la possibilité de poursuivre librement de fructueux négoce, Venise n'intervint dans les querelles des États italiens et de leurs voisins que dans la mesure où il convenait d'empêcher que la circulation des marchandises et de l'argent pût être entravée par les guerres qui ne profitent qu'aux fabricants d'armes et à ces « entrepreneurs de batailles » qu'étaient les condottieri, et dérangent catastrophiquement l'exportation et l'importation.

De même que ses comptoirs étaient, en terres étrangères, de petites Venises enclavées chez l'étranger, la Sérénissime organisait, pour le bénéfice des marchands turcs, grecs, allemands, tenant boutique aux environs du Rialto, des édifices, appelés Fondachi, transposition du *fondouk* arabe, où ils avaient leurs logements, leurs bureaux et leurs entrepôts, qui échappaient à la juridiction de la police

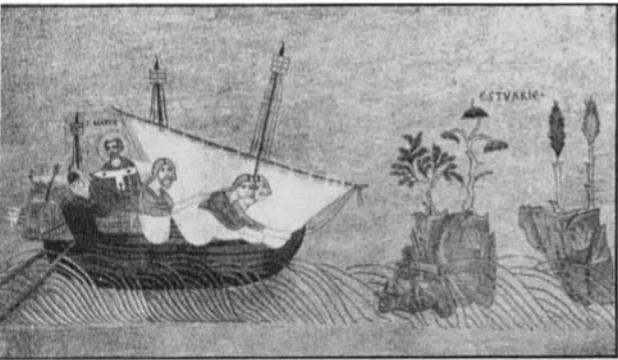


Photo © Osvaldo Bohm, Venise

Quatre arbres, deux îlots où va accoster saint Marc, c'est la Venise d'une mosaïque du 12^e siècle, dans la basilique qui porte le nom de ce saint.

Les maîtres verriers vénitiens n'ont cessé de s'illustrer à travers les siècles par leur art extrêmement raffiné. En 1292, les fournaies du Rialto furent transférées, par crainte de l'incendie, sur l'île de Murano qui est restée jusqu'à ce jour un centre verrier très actif. Ici, un souffleur de verre, gravure du 11^e siècle.



Photo Galleria Querini Stampalia, Venise

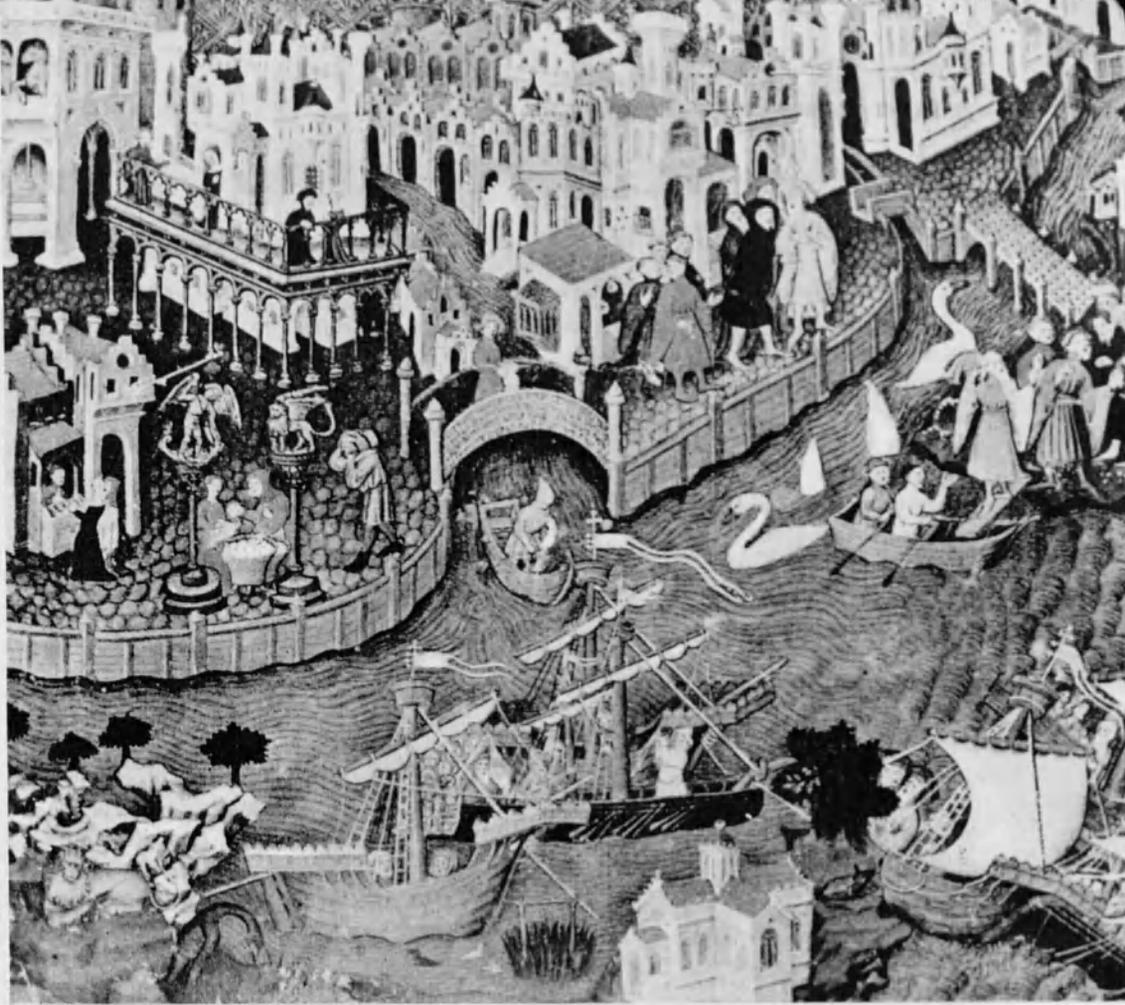
locale, de même que les *Scuole* gérées par les Grecs et les Dalmates pour tenir leurs séances, célébrer leurs offices religieux, administrer les biens de leurs corporations, demeuraient parfaitement autonomes.

Ce perpétuel mouvement d'osmose entre la Sérénissime République et les Etats européens ou exotiques avec lesquels elle commercerait, faisait de Venise la ville la plus cosmopolite du monde, où l'on entendait toutes les langues parlées dans les banques et les boutiques, et où chaque voyageur gardait son costume national sans étonner personne.

L'art et la culture, de leur côté, s'enrichissaient de ce fructueux apport généreusement distribué par les civilisations étrangères : Byzance d'abord, dont Venise subit longtemps le dominium esthétique et politique, puis la sculpture pisane et française, la peinture allemande et celle des Pays-Bas, avec cette piquante note d'exotisme qu'il y avait aussi dans l'art égéen, aux temps où les peuples de la Mer s'installaient en Egypte, et où le style crétois gagnait, sur le continent, Argos et Mycènes.

Le symbolique Mariage avec la Mer que le Doge renouvelait chaque année, le jour de l'Ascension, perpétuait significativement cette alliance très ancienne déjà et commandée par la nature géographique de la contrée, entre la grande ville marchande et l'élément propice à la circulation des marchandises. *Desponsamus te*, disait le Premier Magistrat de la Sérénissime, en jetant son anneau d'or dans l'eau, du haut du navire doré, le « Bucintoro », *Mare, in signum veri perpetui dominii.* (Mer, nous t'épousons en signe de domination entière et perpétuelle.)

Comme toutes les choses exposées aux vicissitudes qui troublent la vie des Etats, cette domination perpétuelle sur les mers, sanctionnée par le mariage annuel, devint, au cours des siècles, une simple fiction. Il advint, en effet, que des guerres européennes de plus en plus fréquentes, coupèrent les relations commerciales entre l'Adriatique et les pays du Nord ; qu'en Italie même des villes portuaires comme Gênes et Pise disputèrent à la Sérénissime sa vieille hégémonie, remise en question : que les pirates, équipant de véritables flottes, attaquaient et pillaient les escadres marchandes vénitiennes malgré les navires de guerre qui les encadraient ; que le surcroît de puissance acquis par l'Espagne, la France, l'Empire, refoula peu à peu le prestige politique de Venise qui n'occupait plus, dans le concert des grandes puissances la place d'honneur qu'elle avait autrefois.



MARCO POLO AU TEMPLE DES CINQUANTE GÉNIES

Pour avoir traversé l'Asie de part en part au cours d'un périple de vingt-quatre ans et pour en avoir laissé un récit prodigieusement vivant dans son « Livre des merveilles du monde », le Vénitien Marco Polo est resté l'un des voyageurs les plus illustres de tous les temps. Il avait quitté Venise en 1271 et y était revenu en 1295 (ci-dessus, une Venise de l'époque), après avoir porté la renommée de sa ville jusqu'au cœur de la Chine. Ci-dessous à droite, une copie faite au 18^e siècle d'une effigie de Marco Polo, vénérée dans le temple des « 50 génies » à Canton (Chine) ; à gauche, un portrait imaginaire de Marco Polo illustrant la première édition imprimée de son livre publié à Nuremberg en 1477.



Photos © Mondadori/press. Milan



Comme la peinture, la sculpture, la musique c'est à Venise que le cinéma cherche ses lauriers

Les invasions françaises lui firent perdre la Romagne, les Pouilles, le contrôle de l'Adriatique méridionale accordé au Pape. Elle n'avait pas d'ambitions territoriales en Italie; fidèle à sa vocation marchande, elle n'intervenait dans les affaires européennes que pour laisser libres les routes parcourues par ses marchands, sur terre comme sur mer. Une à une ses possessions méditerranéennes lui échappèrent, au cours du 16^e et du 17^e siècle, Chypre, la Morée, la Crète et les autres îles-clefs qu'elle possédait. L'Islam et l'Espagne détournèrent vers d'autres chemins le trafic des épices et autres marchandises orientales qui l'avaient enrichie.

Les Portugais, eux aussi, étaient des concurrents dangereux, et ce fut pour leur tenir tête qu'un Vénitien ingénieux proposa au Sénat de percer un canal à travers l'isthme de Suez qui ferait communiquer directement la Méditerranée avec la mer Rouge et les Indes, s'assurant ainsi cette « route des

Indes » qui sera longtemps un des objectifs majeurs de la politique anglaise. Mais, comme le confessait mélancoliquement un magistrat à la séance du Sénat du 5 juillet 1610, « nous avons perdu tout notre trafic et les routes de la Méditerranée occidentale, et les routes du Levant ne sont plus parcourues que par quelques compagnies, exposées au déficit, manquant de navires et de plus en plus faibles ».

Comment Venise conserva-t-elle, malgré sa décadence politique et commerciale, son caractère de grande cité internationale, de foyer de l'esprit mondial ? Il faut avouer, au risque de paraître aventurer un paradoxe, que ce fut son carnaval qui la sauva. Le carnaval, à Venise, durait six mois, depuis le premier dimanche d'octobre jusqu'au Carême. On s'y amusait librement, caché sous le déguisement et le masque qui autorisaient toutes les licences, toutes les extravagances.

Quand Voltaire nous montre, réunis

dans une taverne, les rois en exil venus passer le carnaval à Venise, il donne un exemple bouffon mais exact de l'extraordinaire attrait qu'avait pour toute la société européenne une ville où le plaisir était si facile à prendre et si bénévolement autorisé par les mœurs et les lois.

Prendre part au carnaval de Venise était devenu presque une obligation sociale pour cette société distinguée, et pour celle, moins distinguée et suspecte, des aventuriers de toute race et de toute couleur qui affluaient et accomplissaient sous le couvert du masque impunément leurs méfaits. A eux se mêlaient aussi les charlatans, magiciens, ésoféristes, cabbalistes, qui pullulaient au 18^e siècle dans toutes les capitales. Toutes les nationalités, jusqu'aux Arabes enturbannés et aux Mores vêtus de vives couleurs, se pressaient dans les salles de jeu, appelées *ridotti*, splendidement et délicatement décorées par les artistes en vogue de la Sérénissime.

Les arts, qui ont toujours été intégrés à la vie de la cité et l'ont marquée à jamais, se sont épanouis dès le 14^e siècle en une création originale où s'exprime le génie même de Venise. Canaletto (Giovanni Antonio Canal), le grand peintre du 18^e siècle, représente dans « La Foire de Saint-Roch » (ci-dessous détail), la foule des Vénitiens qui accouraient chaque année, le jour de la fête de l'Ascension, à l'exposition de plein air où les artistes vendaient leurs tableaux.

Photo © National Gallery, Londres



Les étrangers en quête de divertissements plus raffinés les trouvaient au théâtre : sept salles de spectacle étaient ouvertes tous les soirs où l'on jouait l'opéra, la tragédie, la comédie-bouffe, et la *commedia dell'arte*, dont les pièces n'étaient pas écrites, les acteurs improvisant chaque fois, avec une éblouissante virtuosité un texte nouveau, sur un simple canevas d'une page affiché dans les coulisses.

Les amateurs de musique écoutaient de sublimes concerts dans ces institutions charitables, plaisamment appelées cages aux rossignols, où l'on élevait les orphelines, formées par les maîtres les plus éminents au chant et au jeu des instruments. Sans quitter la rue, on pouvait aussi, comme Goethe aimait à le faire, entendre les gondoliers chanter des vers de Tasso, en se répondant d'une rive à l'autre d'un canal.

Ainsi Venise proposait-elle à ses visiteurs une fête perpétuelle : fêtes dans les rues et sur les *campi*, acrobates, baladins, chantefables, dresseurs d'animaux, marchands d'orviétan, sur les canaux où se jouaient les courses de régates, dont le premier arrivé gagnait une bourse d'or et le dernier un porcelet, et où défilaient des bateaux transformés en palais mythologiques.

L'aristocratie et ses nobles hôtes étrangers se donnaient des concerts exquis dans les jardins enchantés de Murano, et des bals dans leurs palais, si somptueusement décorés que Gustave III, roi de Suède, ébloui, s'avouait incapable d'un tel luxe. Il semble que dans cette dernière flambée de son ancienne opulence, la Venise du 18^e siècle, dont les arsenaux n'occupaient plus que quelques rares ouvriers, où les industries de la soie et du verre, jadis florissantes, étaient presque anéanties, se donne l'ultime fête de sa gloire et de sa prospérité.

Heureusement Venise restait Venise, c'est-à-dire une ville unique au monde pour sa grâce, sa beauté, et son étrangeté, le silence de ses canaux parcourus de la flèche noire des gondoles, les palais semblables à quelque construction féerique des Mille et Une Nuits, reflétant dans l'eau le tremblement des façades de songe.

Et autour de Venise, encore, la guirlande des îles de la lagune, San Lazzaro des Arméniens où Byron habita une cellule de moine oriental, Torcello, fiévreux et désert penchant sur ses jardins son campanile que les Huns, jadis, aperçurent s'élever de la mer comme un mirage, Murano où le verre cuit et prend forme dans les fournaies, Chioggia où les *bragozzi* de pêche balancent leurs voiles rou-

Fêtes, carnivals, théâtre, et particulièrement la « *commedia dell'arte* » où les comédiens vénitiens furent d'incomparables virtuoses de l'improvisation, composaient à Venise un festival éblouissant et permanent. Les étrangers y venaient en grand nombre se divertir. Au bas de cette gravure de 1610 montrant des comédiens sur leurs tréteaux de la place Saint-Marc, l'artiste, Giacomo Franco, a noté la nationalité de quelques spectateurs : Grec, Français, Espagnol, Turc, Anglais.

Photo Archives du Musée Correr, Venise



ges et jaunes peintes d'astres et d'images de saints, Burano où les mains agiles des dentellières font cliqueter leurs fuseaux magiques.

Le charme incomparable de Venise est fait de tout cet ensemble de beautés et d'étonnements que nulle ville au monde ne possède à un égal degré, qui émerveille les touristes et qui capture les amateurs d'art.

AL'EPOQUE romantique, Venise a commencé d'être ce refuge silencieux, retiré, où les amoureux venaient cacher leur passion, savourer leur bonheur ou aiguïser leur désespoir. Ville morte, disait-on, la voulant ainsi plus romanesque et plus envoi-
vrante : en réalité, une ville débordante d'activité, où d'innombrables navires accostent, vont et viennent, où les passants dans les rues marchent plus vite et plus légèrement que partout ailleurs, où l'activité intellectuelle est prodigieuse, qui rassemble en ses festivals de musique l'élite des mélomanes du monde entier, qui déclare et couronne dans sa *Mostra del Cinema* les meilleurs films des cinéastes des cinq parties du monde, et dont la Biennale d'Art rassemble tous les deux ans,

depuis près d'un siècle, les œuvres les plus marquantes et les plus audacieuses de la peinture, de la sculpture et des arts décoratifs.

C'est donc là une nouvelle manière de perpétuer cette vocation internationale née dès le Haut Moyen Age, et prolongée de siècle en siècle, sous des formes différentes mais toujours également énergiques et fécondes. Que faut-il pour que cette vocation se poursuive ? Que Venise, certes, reste ouverte à tous les courants nouveaux de l'esprit, comme elle le fait, mais aussi qu'elle sache conserver, en même temps, cette physionomie et ce caractère de ville unique, qu'elle préserve les beautés de ses paysages, de ses architectures, et le pittoresque de sa vie populaire, auxquels personne ne peut rester indifférent ; qu'elle n'ambitionne pas de se moderniser, ce qui détruirait l'harmonie sans égale de cette coquille enroulée autour d'elle-même, parcourue par ses innombrables canaux, ce qui effacerait la merveilleuse unité d'âme et de visage que la succession des siècles n'a pas entamée, le Byzantin, le Gothique, la Renaissance, le Baroque s'adaptant tour à tour à l'irrésistible autorité de l'esprit du lieu qui a toujours su se marier si harmonieusement avec l'esprit du temps.

PHILAE

APPEL DU DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO - 6 NOVEMBRE 1968

HUIT ans après l'appel lancé le 8 mars 1960 par mon éminent prédécesseur, M. Vittorino Veronese, le gouvernement de la République Arabe Unie et l'Unesco ont solennellement inauguré le 22 septembre dernier, au cœur du désert de Nubie, les temples d'Abou Simbel reconstruits dans leur nouveau site et qui, après avoir été découpés et exhaussés bloc par bloc de plus de soixante mètres dans la falaise de grès où ils furent creusés, ont été recomposés avec une exactitude parfaite.

Le succès de cette entreprise sans précédent, dont l'heureux aboutissement témoigne avec éclat des extraordinaires possibilités de la technique moderne comme de l'efficacité de la coopération internationale, ne saurait cependant faire oublier que la Campagne pour la sauvegarde des monuments de Nubie n'est pas encore achevée.

Si spectaculaires que soient les résultats déjà obtenus, ce succès ne sera complet que lorsque seront également sauvés les temples de Philae, dont la préservation a pu être différée jusqu'ici parce que la position qu'ils occupent entre l'ancien et le nouveau barrage d'Assouan retardait le moment de leur immersion définitive, mais à laquelle il faut maintenant procéder à bref délai.

Sur la base d'une étude effectuée par un groupe d'ingénieurs-conseils et d'architectes égyptiens, le gouvernement de la République Arabe Unie a retenu un projet de sauvegarde qui prévoit le démontage, le transfert et la reconstruction des temples sur un îlot voisin. Les travaux, qui doivent commencer au printemps de 1969, dureront quatre ans. Pour en assurer l'exécution, qui sera bien entendu financée en partie par la République Arabe Unie elle-même, il est nécessaire que l'Unesco rassemble, avant la fin de l'année 1972, une somme d'au moins six millions de dollars, ce qui représente environ le tiers des contributions fournies par la communauté internationale pour la sauvegarde d'Abou Simbel.

Il serait inconcevable que les Etats membres de l'Unesco, qui ont donné tant de preuves de leur générosité, ne parviennent pas à accomplir, si près du but, l'ultime effort qui reste à faire pour empêcher le prestigieux ensemble monu-

mental qui a mérité d'être appelé « la perle de l'Egypte » de disparaître à jamais sous les eaux. Pour les hommes d'aujourd'hui comme pour les générations futures, un tel échec serait d'autant moins compréhensible que les temples de Philae sont sans doute les plus connus de tous les monuments de Nubie et qu'ils se trouvent, par leur position géographique, plus aisément accessibles que d'autres aux visiteurs qu'ils ne manqueront pas d'attirer toujours plus nombreux.

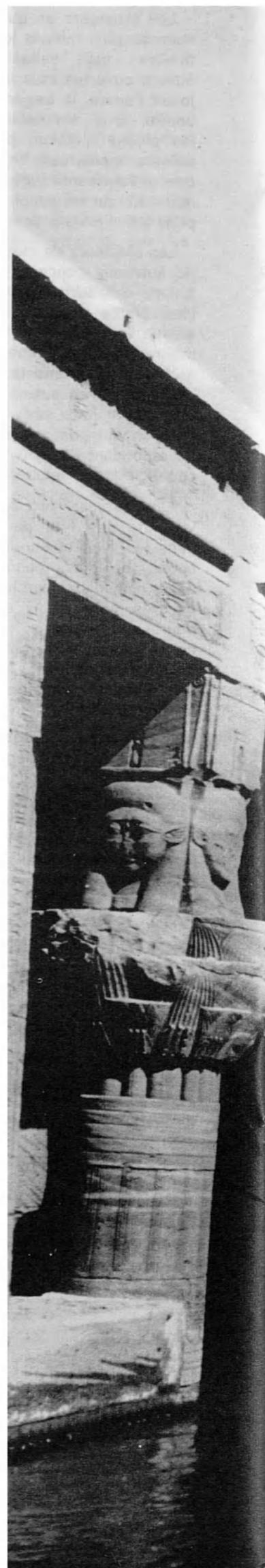
Aussi est-ce avec confiance que, conformément au vœu unanime, que la Conférence générale vient d'exprimer, j'invite solennellement les gouvernements, les institutions et les fondations, publiques ou privées, ainsi que tous les hommes de bonne volonté à contribuer, chacun selon ses moyens, au succès de la dernière étape d'une entreprise culturelle dont le monde entier a saisi la haute signification.

Puisse en cette circonstance la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité que l'Unesco a pour mission de promouvoir s'affirmer à nouveau en sauvant ce précieux trésor, pour l'honneur de l'esprit et la gloire de la paix !

RENÉ MAHEU
Directeur général
de l'Unesco

Le temple de la déesse Isis, sur l'île de Philae, en Nubie. A demi submergée par les eaux du Nil, Philae doit être sauvée. Ici l'un des pylônes du sanctuaire et la colonnade du « mammisi ». Ces parties du temple ont plus de 2 000 ans.

Photo © Max-Pol Fouchet.
Toutes les photos de M.-P. Fouchet sont tirées de « Nubie, splendeur sauvée ». Ed. Clairefontaine et Guilde du Livre, Lausanne.





LA SURVIE DE PHILAE

par **Louis A. Christophe**

LA Mort de Philae... Ce titre à sensation de l'ouvrage que Pierre Loti fit paraître il y a maintenant soixante ans, hante encore bien des mémoires. Pourtant, les monuments de l'île ont survécu aux deux surélévations du barrage d'Assouan, sur le Nil ; bien plus, la lèpre du salpêtre qui rongeaient leurs assises inférieures a depuis longtemps disparu (voir *Courrier de l'Unesco*, février 1960). Et les passionnés d'art et d'archéologie qui, jusqu'en 1964, bravaient les rigueurs

de l'été pour aborder l'île de Philae, pendant sa courte émergence annuelle, ressentaient les mêmes émotions que les visiteurs du siècle dernier.

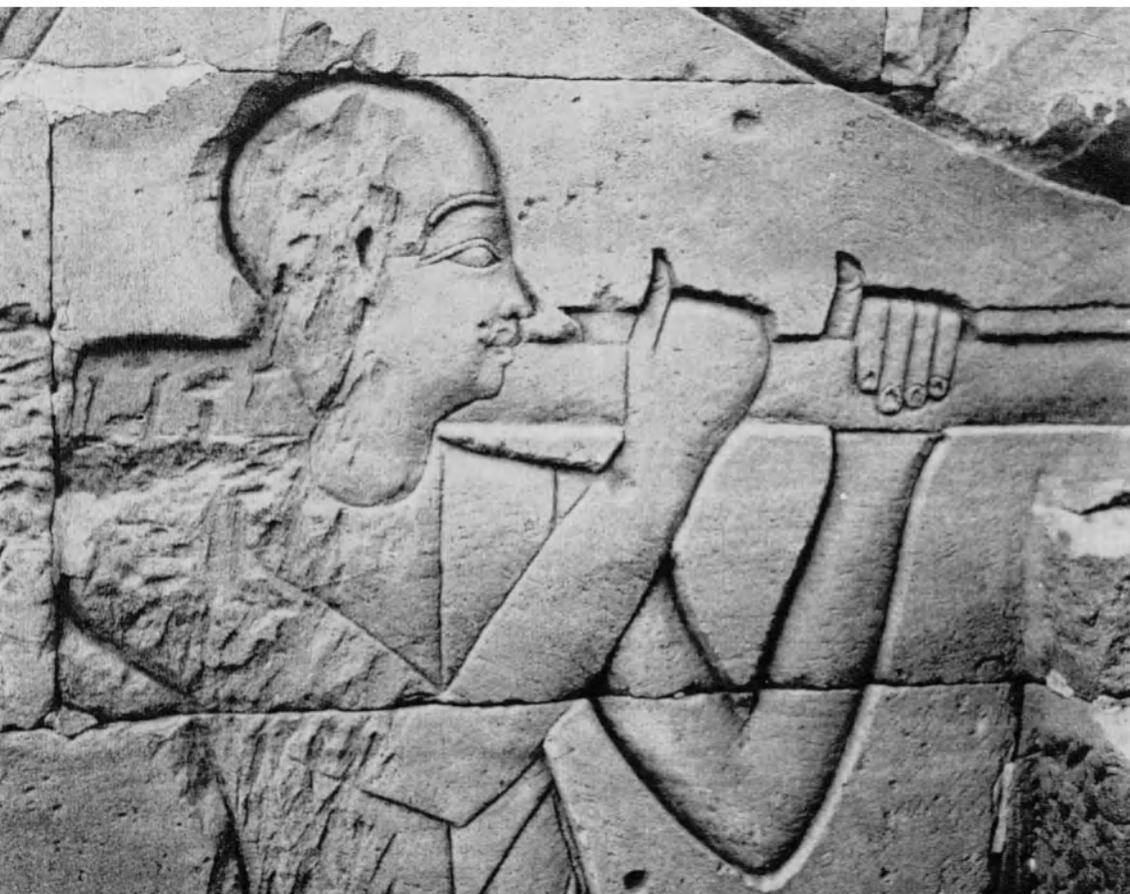
L'harmonie d'une architecture, qui mêle les masses traditionnelles de l'art pharaonique à la légèreté des colonnades d'inspiration grecque, la variété des reliefs qui transforment les temples en une gigantesque bibliothèque spécialisée de la religion égyptienne et plus particulièrement du culte d'Isis, la couleur changeante du grès, selon les caprices ou l'intensité de la lumière, faisaient oublier que, jusqu'au début de notre siècle, l'intérieur des sanctuaires de Philae était recouvert d'éclatantes peintures et que, dans la « perle nacrée de l'Égypte ancienne », les longues chevelures des palmiers ondoyaient à la brise du nord, les bosquets de tamaris bruissaient de chants d'oiseaux et les hirondelles, chères à Isis, demeuraient fidèles à leur demeure séculaire.

Mais à ces privilégiés, que ne rebutaient ni l'accablante chaleur d'Assouan au mois d'août, ni la boue glissante de juillet ou les profondes et dangereuses craquelures du sol en septembre, ni l'impressionnante solitude de l'île abandonnée, s'opposaient des visiteurs, plus nombreux, ceux des mois plus cléments où les abords de la cataracte ressemblent étrangement aux paysages de l'Éden mythique.

Rêver de Philae, l'enchanteresse, et n'en découvrir que des reliefs tronqués sur les tours des pylônes, ou chercher, souvent en vain, dans une eau calme mais un peu trouble, l'image des colonnades englouties, il n'en fallait pas plus pour décevoir et faire regretter que les constructeurs du barrage d'Assouan et ceux qui menèrent à bien ses deux surélévations, n'eussent pas donné l'occasion aux archéologues responsables du Service des Antiquités de l'Égypte de réaliser le sauvetage de l'île et de ses monu-

SUITE PAGE 52

LOUIS A. CHRISTOPHE, archéologue, chef de la section des monuments de Nubie, à l'Unesco, a été, de 1960 à 1967, représentant spécial de l'Unesco au Caire pour la campagne de sauvegarde des monuments de Nubie. Il est l'auteur de nombreuses études d'égyptologie et d'un remarquable ouvrage, « Abou Simbel et l'épopée de sa découverte », aux éditions P.F. Merckx, Bruxelles, 1965.



Tous les dix jours, selon le mythe égyptien, Isis rejoignait son époux Osiris, enseveli sur l'île de Bigeh, qu'un bras du Nil sépare de l'île de Philae. A gauche, bas-relief (détail) d'un pylône du grand temple d'Isis, à Philae, représentant l'un des porteurs de la barque sacrée qu'empruntait Isis pour son périodique voyage.

Commencée quelque 400 ans avant notre ère, la construction de l'ensemble monumental de Philae s'est échelonnée sur six siècles. A droite, images de la colonnade du kiosque de Trajan, édifice qui fut ajouté aux temples par les Romains pendant les 1^{er} et 2^e siècles.

Photo © Max-Pol Fouchet





A ABOU SIMBEL PHARAON SAUVÉ DES EAUX

Victoire de la Campagne pour la sauvegarde des monuments de Nubie, lancée en 1960 par l'Unesco : les temples d'Abou Simbel ont été découpés et reconstruits à quelque 65 mètres au-dessus de leur emplacement d'origine, sauvés des eaux du Nil dont la montée, à la suite de l'édification du nouveau barrage d'Assouan, eût à jamais fait disparaître les sanctuaires que Ramsès II fit creuser dans le roc, il y a 3 200 ans. Ci-dessus, la voûte de béton armé destinée à soutenir la colline réédifiée dominant le nouveau cours du Nil. Les colosses de Ramsès trônent à son entrée, comme par le passé. Ci-dessous, vue d'avion de l'ensemble des temples d'Abou Simbel reconstruits dans leur nouveau site : à gauche, le grand temple de Ramsès, à droite le petit temple de la reine Nefertari, son épouse. Magie de la science et de la technique associées au respect de la culture : rien n'a changé. L'inauguration d'Abou Simbel a eu lieu le 22 septembre 1968.

Photo Unesco - Dominique Roger



ments, un sauvetage qui avait été, certes, imaginé, mais qui, faute de moyens sur le plan national, n'avait jamais pu être entrepris.

Et voici qu'en 1960 naquit un grand espoir. Les experts de l'Unesco qui, à l'automne de 1959, étaient venus en Nubie pour examiner le problème de la sauvegarde de ses sites et de ses monuments dans un vaste élan de solidarité internationale, avaient inclus le sauvetage des monuments de Philae dans le programme général. Et lorsque le Directeur général de l'Unesco lança son appel solennel, le 8 mars 1960, Philae était, dans son esprit, immédiatement après Abou Simbel, le grand ensemble à préserver dans le cadre de la Campagne internationale qu'il ouvrait.

La position de l'île de Philae, entre l'ancien barrage d'Assouan et le haut-barrage en construction, permettait toutefois d'attendre quelques années avant de mettre à exécution les mesures de sauvegarde que l'on avait tout le temps d'élaborer (voir *Courrier de l'Unesco*, octobre 1961). Une date était fixée, 1968, en fonction des prévisions sur l'état d'avancement des travaux et de la mise en marche des turbines qui devaient fournir l'électricité nécessaire à l'industrialisation de la République arabe unie.

CES années de répit furent consacrées aux opérations de sauvetage les plus urgentes de la Campagne de Nubie, au sauvetage des deux temples d'Abou Simbel et de bien d'autres chefs-d'œuvre, ainsi qu'à l'étude des projets destinés à assurer la sauvegarde de Philae.

En 1955, alors que commençaient les études pour la construction du haut-barrage, une plaquette avait été publiée par le Service des Antiquités de l'Égypte : *The Salvage of Philae*. Son auteur, Osman R. Rostem, proposait d'assécher définitivement l'île par une série de digues. Cette idée, conçue à une époque où le haut-barrage n'était qu'un projet académique, parut parfaitement réalisable dans un avenir plus ou moins prochain : en effet, l'île de Philae devait se trouver, dès la première mise en eau du haut-barrage, dans un plan d'eau de niveau réduit, aussi bien par rapport au lac de retenue de l'ancien barrage que par rapport au lac de retenue du haut-barrage.

Dans ces conditions, le gouvernement des Pays-Bas assura les frais d'une étude plus poussée du projet Rostem ; elle fut menée par la firme néerlandaise d'ingénieurs - conseils NEDECO. Trois digues, entre la rive droite du Nil et les îles avoisinant Philae, devaient créer un nouveau lac au centre duquel les monuments retrouveraient toute l'année leur splendeur originelle. Ce lac se fait maintenu à un niveau constant par une

station de pompage ; mais, à l'étude, on trouva celle-ci trop onéreuse, et l'on imagina un tunnel d'évacuation des eaux au-delà de l'ancien barrage.

Ce projet Rostem-NEDECO, s'il satisfaisait aussi bien la majorité des archéologues que celle des architectes-paysagistes, puisqu'il préservait les monuments de Philae *in situ*, avait, certes, des inconvénients. Certains pouvaient être résolus, comme le problème des infiltrations ; d'autres paraissaient difficiles à éviter : les monuments, au fond d'une cuvette, ne seraient-ils pas isolés du sauvage paysage de la première cataracte par des murailles trop rectilignes ? Mais l'obstacle essentiel demeurait le coût sans cesse plus élevé d'une entreprise de ce genre.

OR les monuments de Philae, à partir de 1965, furent plus que jamais menacés. Il avait été décidé que la centrale électrique, installée près de l'ancien barrage d'Assouan, servirait dorénavant d'appoint aux turbines du haut-barrage : d'où l'obligation de maintenir le lac de retenue entre les deux barrages à un niveau suffisant et de faire osciller quotidiennement ce niveau de trois mètres.

Les assises inférieures des monuments étaient maintenant dans l'eau pendant toute l'année et, quelque dix mètres plus haut, l'oscillation quotidienne du lac de retenue soumettait les reliefs à une alternance de submersion et d'émersion qui les rendait extrêmement sensibles aux agents atmosphériques.

Le sauvetage des monuments de Philae devenait donc de plus en plus urgent et il fallait prendre une décision dans les meilleurs délais. De nouvelles études aboutirent à l'élaboration, par un groupe d'ingénieurs-conseils et d'architectes du Caire, d'un second projet qui devait tenir compte des impératifs archéologiques comme des possibilités financières.

Ce nouveau projet consistait essentiellement à démonter les monuments de l'île, pierre par pierre, comme cela avait été fait pour la plupart des autres monuments de la Nubie, en particulier le temple de Kalabcha, puis à les reconstruire sur un îlot voisin, à 300 mètres en aval de Philae, l'îlot d'Agilkia.

La description du projet pouvait se résumer en quelques lignes. Un abaissement du plan d'eau était d'abord nécessaire pour, dans un temps-limite, effectuer toutes les mesures qui permettraient une reconstruction précise des divers monuments de Philae dans leur orientation symbolique, dans leur position respective l'un par rapport à l'autre et, à l'intérieur même de chaque monument, dans la relation originelle de chacun de ses éléments architecturaux.

LE FILM DU DESTIN DE L'ANTIQUE PHILAE

Jusqu'en 1902

Cette photographie, prise à la fin du 19^e, montre le site originel des temples de Philae, en amont de la première cataracte du Nil. La construction du premier barrage d'Assouan (1899-1902) ne fut qu'un sursis pour Philae : en effet, le barrage fut surélevé par deux fois, de 1907 à 1912 (si bien que l'on ne pouvait déjà circuler qu'en barque entre les édifices), puis de 1929 à 1934. Noyés pendant 9 mois de l'année, les monuments perdirent les peintures polychromes que deux millénaires n'avaient pas altérées et que les voyageurs du 19^e siècle pouvaient encore admirer.

Jusqu'en 1965

Pendant 30 ans (1934-1964), le Nil a englouti l'île de Philae et ses temples d'octobre à juillet, chaque année : seuls émergeaient alors, au ras de l'eau, les sommets du premier pylône du grand temple d'Isis (à droite). En juillet, l'ouverture des vannes du barrage laissait réapparaître dans leur totalité les temples de Philae, que venaient admirer les touristes (à l'extrême droite), sous une chaleur torride. L'eau amollissait dangereusement les grès des constructions. Mais la Direction générale des Antiquités de l'Égypte avait pris dès 1900 la précaution de renforcer les fondations des édifices, assurant ainsi leur survie.

Aujourd'hui

La récente construction du Haut-Barrage, en amont de Philae, vouait « la perle de l'Égypte » à une mort certaine, n'eût été la volonté de la sauver : en effet, le nouveau régime des eaux depuis 1965, noie à demi, durant toute l'année, le sanctuaire de la déesse Isis. De plus les variations quotidiennes du niveau de l'eau (environ 6 mètres) affouillent leurs assises. A droite, Philae 1968. Pour sauver Philae, une seule solution : démonter le sanctuaire et le remonter sur l'île d'Agilkia, hors d'atteinte du Nil.

Photo Unesco - Dominique Roger



Photo © Lehnert et Landrock



Photo Unesco - Albert Raccah



Photo Unesco - Laurenza





Photos © Max-Pol Fouchet

Hathor, la déesse aux oreilles de vache, attribut qui lui reste de son premier rôle mythologique de vache nourricière et mère du monde. Sur quatre pans, son image est répétée au sommet de tous les chapiteaux de chaque pilier du « mammisi », pavillon du sanctuaire de Philae consacré à la naissance du dieu Horus, fils d'Isis (voir aussi page 46).

Le cours du Nil entre l'ancien barrage d'Assouan (à gauche) et le Haut Barrage, ou Saad-el Aali (à droite). Entre les deux barrages, les îles de Philae, Bigeh et Agilkia. C'est sur Agilkia que sera reconstruit l'ensemble de Philae (flèche).



SURVIE DE PHILAE (Suite)

Cet abaissement du plan d'eau ne pourrait être de longue durée, pour des raisons économiques évidentes. Il faudrait donc assurer le démontage des monuments, avec toutes les précautions désirables, à l'intérieur d'un batardeau qui devrait ceinturer au moins les principaux monuments de Philae. Les autres, dont il ne reste plus que les assises inférieures, pourraient être récupérés par des moyens plus simples et moins coûteux.

Pendant que les blocs (entre quinze et vingt mille) seraient ainsi progressivement transportés sur une vaste aire d'emmagasinage sur la rive droite du Nil, dans la plaine de Chellal, il faudrait aménager l'îlot d'Agilkia. Cet îlot, nettement plus élevé que Philae, surplombe les eaux du lac de retenue. Mais sa surface granitique devrait être nivelée, et l'îlot même, dont la forme actuelle est peu satisfaisante, devrait être étendu, tant dans sa largeur que



De part et d'autre de la porte monumentale du temple d'Isis, à Philae, les effigies de la déesse Hathor, grande divinité égyptienne, assimilée à la déesse Isis. L'une fut martelée quand l'Égypte devint chrétienne et le temple transformé en église.

dans sa longueur, par des terre-pleins constitués d'un amoncellement de rochers recouverts de sable.

Enfin viendrait la dernière phase, celle de la reconstruction, la moins compliquée, puisque ceux qui en auraient la charge bénéficieraient des expériences préalables conduites en plusieurs sites nubiens, Kalabcha, Kirtassi, Dakka ou Amada. Les édifices retrouveraient leur place respective, dans leur orientation d'origine, le temple d'Isis ouvert au sud, le kiosque de Trajan accueillant les visiteurs venus de la rive orientale, le kiosque de Nectanebo, ceux qui aborderaient le sud de l'île ; et la porte d'Hadrien donnerait toujours accès vers l'ouest, mais, par son ouverture, on ne pourrait plus voir, hélas ! les vestiges du temple d'Osiris qui resteront exposés aux fluctuations du lac de retenue sur le rivage de l'île de Bigga.

Ce projet de démontage, de trans-

fert et de reconstruction des monuments de l'île de Philae a finalement été préféré au projet des digues de Rostem-NEDECO par les autorités responsables de la République arabe unie pour des raisons essentiellement financières. Son coût a été évalué à 5 350 000 livres égyptiennes, soit 12 305 000 dollars, alors que le coût du projet abandonné se serait élevé, selon les experts, à 6 450 000 livres égyptiennes, soit 14 825 000 dollars. D'autre part, la proportion en monnaies fortes pour le projet choisi n'atteindra que 40 pour cent du total contre 60 pour cent pour le projet des digues.

Le début des travaux est prévu pour le printemps de 1969 et l'ensemble de l'opération doit durer quatre ans. Dans les premiers mois de 1973, les monuments de l'île de Philae n'auront pas changé d'aspect, mais ils seront devenus ceux de la nouvelle île d'Agilkia.

L'île de Philae, à jamais engloutie sous les eaux, aura définitivement perdu sa couronne d'édifices et un linceul de limon recouvrira bientôt les énormes blessures que la technique moderne lui aura infligées.

En revanche, Agilkia, la désolée, aura revêtu une parure de pierres sculptées et son sol ingrat se couvrira de kiosques, de colonnades, de pylônes et de sanctuaires où reviendront les hirondelles d'Isis. Et il ne sera pas difficile d'y planter les tamaris et les palmiers sous lesquels les visiteurs, à n'importe quel moment de l'année, tenteront d'imaginer les splendeurs des fêtes de l'Égypte gréco-romaine quand la chasse de la déesse, suivie du cortège de ses prêtres, de ses musiciens et de ses danseurs, achevait, sous les acclamations de la foule des pèlerins, son voyage sur le Nil et regagnait, jusqu'à la crue suivante, son sanctuaire préféré.

RENDRE A VENISE UNE NOUVELLE JEUNESSE (suite de la page 38)

route, il a été proposé qu'un chemin de fer aérien soit édifié sur des pylones d'une trentaine de mètres de hauteur, avec certains parcours souterrains, plus discrets; il défigurerait néanmoins la lagune.

Les impératifs esthétiques ont conduit à étudier la possibilité de mettre en place un système de liaisons souterraines: passages sous certains canaux pour doubler ponts et bacs, et, surtout, un « métropolitain », ligne souterraine reliant le centre historique au littoral, à la Terre ferme, avec un éventuel prolongement jusqu'à Padoue et Trévise. Une grande étude de ce projet a été entreprise par les autorités italiennes. Sa réalisation, qui ne pourrait en tout état de cause intervenir avant bien des années, serait un facteur de sauvegarde de Venise dans la mesure où elle permettrait de décongestionner la circulation nautique, notamment dans le Canal Grande et le Rio Nuovo. Les rives se verraient ainsi soulagées d'une partie des ondes dévastatrices créées par les embarcations à moteur.

RENDRE à Venise une vitalité comparable à celle d'autres époques de son histoire, et qui corresponde aux besoins et aux désirs du monde actuel, ne peut consister seulement à retenir sa population par des habitations et des moyens de communication modernes, à développer son commerce et son industrie, car cette Venise ne serait plus Venise. Le développement est partout un problème culturel autant qu'économique et technologique. La vie culturelle vénitienne n'aura de sens et ne sera respectée que si elle est l'expression d'une vigueur physique, économique, sociale, non feinte. Le problème de l'animation culturelle est celui qui résume tous les autres.

L'Université de Venise est, depuis des siècles, à Padoue. L'ambition d'un certain nombre d'animateurs est de faire de Venise un foyer international d'études supérieures.

Ce projet comporterait la création d'un certain nombre d'institutions universitaires: Facultés de sciences sociales, de lettres, d'histoire de l'art, de sciences maritimes, instituts d'urbanisme, d'architecture, et une université internationale de l'artisanat. Le Conseil communal de Venise a déjà adopté un projet de création d'un Centre international de sciences mécaniques qui s'installerait dans l'antique palais Fortuny.

Il s'agirait en quelque sorte de faire de Venise une « Athènes moderne » où les étudiants, les chercheurs, les penseurs du monde entier trouveraient un lieu de recueillement, de travail et de rencontre. C'est dans cet esprit que cinq cents étudiants de diverses universités du Canada et des États-

Unis seront invités à faire un stage d'étude à Venise en 1969.

Ce mouvement devra aller en s'amplifiant. Mais, pour cela, il faut que la jeunesse du monde trouve sur place une jeunesse vénitienne pour l'accueillir.

La célèbre Biennale de Venise a témoigné d'une longue préoccupation dans le domaine de l'animation culturelle. Dès 1895, en effet, l'Exposition internationale d'art moderne s'était vouée à la révélation des talents d'avant-garde parallèlement à l'organisation de rétrospectives de la peinture et de la sculpture. La Biennale s'est depuis lors enrichie d'un prestigieux programme de manifestations périodiques, festivals internationaux, portant sur le cinéma, la musique, le théâtre, etc. Un tel ensemble de manifestations pourrait être à l'avenir considérablement développé et revivifié.

Quant au tourisme, qui peut contester que Venise en ait besoin? On a vu pourtant les étudiants vénitiens en colère y dénoncer le tourisme comme un mal. Il n'est pas douteux qu'il existe une forme de tourisme qui n'est guère plus profitable à Venise qu'aux touristes eux-mêmes. Tant de cohortes envahissent Venise chaque été pour n'en rapporter guère plus que des photographies de pigeons. L'animation culturelle viserait donc aussi à une promotion du tourisme dans le sens de la qualité, la ville offrant ce qu'elle a de meilleur à l'ensemble de ses visiteurs et non seulement à quelques intellectuels raffinés ou à la « jeunesse internationale dorée » qui vient se divertir dans les bals et les casinos.

L'animation culturelle de Venise n'aura de chance de succès, comme élément de sauvegarde de l'admirable et irremplaçable cité, que si tout ce qui constitue les promesses d'avenir y soit mis à contribution au même titre que les traditions et les trésors du passé.

Rien n'est encore arrêté. Tout est possible. Y compris que Mestre devienne un jour la capitale de cette région et Venise sa banlieue moribonde. Alors, peut-être, ceux-là mêmes qui appelaient de leurs vœux cette solitude et luttèrent pour que rien ne soit adapté ni changé, la déserteraient à leur tour. Et l'œuvre des hommes, qui se complaisaient à voir dans les hommes un danger, serait rendue à l'eau et au sel — ses autres ennemis de toujours — qui se disputeraient la poussière de ses pierres. C'est ce qui se passerait si tout ce qui représente l'audace, l'ambition, l'impatience d'aller de l'avant, en un mot, la jeunesse, quittait Venise pour aller s'établir en Terre ferme comme en pays étranger. C'est ce qui ne se fera pas si Venise se souvient qu'elle a été pendant mille ans un incomparable foyer de culture, la cité de la fureur de vivre, du goût de l'avenir.

Lectures

■ **Galilée, penseur libre**
par Raymond Zouckermann.
Préface de Paul Couderc.
Les Editions rationalistes, Paris, 1968.
Prix : 21,60 F.

■ **Des mots et des idées.**
Défense et vulgarisation de la langue française par Roger Hagnauer.
Les Editions ouvrières, Paris, 1968.
Prix : 22 F.

■ **Manuel bibliographique des sciences de l'éducation**
par Paul Juif et Fernand Dovero
Les Presses Universitaires de France, Paris, 1968.
Prix : 26 F.

■ **La philosophie de Jean-Paul Sartre**
par René Lafarge
Editions Privat, Paris, 1967.
Prix : 15,80 F.

■ **La fatigue**
3^e Congrès de médecine psychosomatique.
Travaux publiés sous la direction de Léon Chertok et Michel Sapir.
Editions Privat, Paris, 1967.
Prix : 30 F.

■ **Les carnets de l'enfance**
Les jeunes du Tiers monde
Fonds des Nations Unies pour l'enfance, Unicef, France.
Prix : 2 F.

COLLECTION UNESCO D'ŒUVRES REPRESENTATIVES

SERIE EUROPEENNE

Mémoires d'un Italien

par Ippolito Nievo.

Traduction de Henriette Valot. Introduction de Paul Bédarida.
Dessins de Claude Verlinde.

Librairie C. Klincksieck, Paris, 1968.
Prix : 42 F.

Pour tous les ouvrages ci-dessus, veuillez vous adresser à votre libraire habituel et ne pas passer de commandes à l'Unesco.

■ **L'étude du milieu à l'école**
21^e session de la Conférence internationale de l'instruction publique.
Unesco, Paris, 1968.
Prix : 23 F.

■ **La planification de l'enseignement évaluation et coûts**
par J. Vaizey et J.-D. Chesswas.
Unesco, Paris, 1968.
Prix : 5,50 F.

■ **L'enseignement technique et professionnel**
par Hugh Warren.
Unesco, Paris, 1968.
Prix : 14 F.

■ **Les bibliothèques universitaires des pays en voie de développement**
par M.-A. Gelfand.
Unesco, Paris.
Prix : 10,50 F.

Ces publications peuvent être commandées à votre libraire ou à l'agent de vente de l'Unesco dans votre pays. A défaut, s'adresser à la Division de la Distribution Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e.

Latitudes et Longitudes

Les recherches sur la cellule

Depuis 1962, date de sa fondation sous le patronage de l'Unesco, l'Organisation internationale de recherche sur la cellule (ICRO) a créé vingt-quatre cours internationaux de perfectionnement, auxquels ont participé plus de quatre cents jeunes chercheurs de trente-neuf pays. Ces cours durent en moyenne quatre semaines, à raison de douze heures par jour. Les jeunes chercheurs travaillent de façon intensive sous la direction de spécialistes hautement qualifiés. Voici quelques têtes de chapitre de l'enseignement dispensé : techniques modernes de culture de tissus et de cellules, physiologie et génétique des virus bactériens ; biophysique des membranes ; hybridation entre ADN et ARN, méthodes de biologie moléculaire. L'ICRO cherche actuellement à répondre le plus utilement aux demandes de coopération internationale formulées par les pays en voie de développement.

Au Conseil international de la Musique

Le célèbre violoniste Yehudi Menuhin a été élu président du Conseil international de la Musique, en septembre dernier. Il participait depuis longtemps aux activités de ce Conseil dans le cadre de son programme Orient-Occident. Un congrès international de musique a eu lieu à la même époque à New York. Organisé conjointement par le Conseil international de la musique et l'Association internationale des bibliothèques musicales, en collaboration avec le Conseil de la musique des Etats-Unis et la Commission nationale des Etats-Unis pour l'Unesco, il a réuni 500 délégués venus d'une cinquantaine de pays de tous les continents et a été consacré au thème « Musique et communication ».

« La vie quotidienne au Japon à l'époque des Samouraï »

Comment, de la fin du 12^e siècle au début du 17^e siècle, se dégagèrent au Japon les formes d'une civilisation originale, voilà ce que dépeint l'ouvrage de Louis Frédéric intitulé « La vie quotidienne au Japon à l'époque des Samouraï (1185-1603) » tout récemment paru aux Editions Hachette, Paris (Prix : 18 F). L'auteur montre comment s'est forgé un esprit national, dégagé de l'influence chinoise ; au cours de cette période décisive, l'art et la pensée ont tendu vers un ascétisme politique et religieux, fortement structuré par la doctrine bouddhique du Zen, dont l'influence s'est avérée durable. Le livre de Louis Frédéric, orientaliste à qui l'on doit de nombreux ouvrages sur l'Asie (voir page 20), est aussi vivant que documenté et comporte de nombreux fragments de textes originaux qui étayent et illustrent l'analyse historique et sociologique.

Des politiques littéraires

Les charges de l'Etat se concilient sans doute avec la méditation littéraire. Aux princes-poètes d'antan succèdent les présidents-traducteurs. Ainsi le président de l'Etat d'Israël, M. Zalman Chazar, vient de publier une traduction en hébreu des poèmes du roi du Népal, Mahandra ; en 1962, c'est au président Nyerere, de la répu-

blique de Tanzanie, qu'était due la version swahili du « Jules César » de Shakespeare. Enfin, M. Zakir Husain, président de l'Inde, vient de publier à New Delhi une traduction en ourdou de la « République » de Platon, l'un des derniers ouvrages édités par l'Académie indienne de lettres avec le concours de l'Unesco.

Des fresques en voyage

La surintendance des Beaux-Arts de Florence a organisé une exposition itinérante des fresques déposées et restaurées après les inondations de novembre 1966. Commencée en septembre dernier, l'exposition durera jusqu'en juin 1969, circulant aux Etats-Unis, aux Pays-Bas et au Royaume-Uni, en témoignage de la gratitude de Florence pour l'aide que ces pays ont apportée à la sauvegarde des œuvres d'art.

Le prix littéraire de l'Afrique Noire

Le Prix littéraire de l'Afrique noire, décerné chaque année par l'Association des écrivains de langue française, à Paris, vient d'être décerné à Francis Bebey, écrivain du Cameroun, pour son roman « Le Fils d'Agatha Moudio » (Editions Clé, Yaoundé, Cameroun, 1968). Membre du Secrétariat de l'Unesco, spécialiste des problèmes de l'information, le romancier Francis Bebey est aussi poète. « Embarras et compagnie », un recueil de poèmes et de nouvelles, a paru en 1967, également aux Editions Clé, Yaoundé (distribution en France par la librairie « Présence africaine », 25 bis, rue des Ecoles, Paris).

Un musée de l'architecture Meiji

Un musée de plein air consacré à l'architecture Meiji (1868-1912) — voir « Courrier de l'Unesco », septembre-octobre 1968 — est en cours d'aménagement près de la ville de Nagoya, à l'ouest de Tokyo. Divers bâtiments représentatifs du style de l'époque ont été démontés et vont être reconstruits sur un terrain boisé de plus de 30 hectares, en bordure du lac Iruka.

Carte archéologique de l'Italie

La Direction générale des Antiquités et Beaux-Arts et le Touring-Club italiens viennent d'éditer une « Carte des zones archéologiques d'Italie ». Elle comprend vingt-six feuilles pliantes à l'échelle de 1/200 000 et répertorie plus de 3 500 sites, soit repérés, soit déjà fouillés et mis en valeur.

Sur la Nubie et Venise, deux ouvrages de qualité

En 1960, l'écrivain français Max-Pol Fouchet était invité à participer aux travaux de la Commission française de sauvegarde des Monuments de Nubie. C'est en historien et en archéologue, en poète aussi, qu'il a écrit « Nubie, splendeur sauvée », qui constitue la longue épopée de la Nubie vouée à la destruction à la suite de la construction du haut barrage d'Assouan, puis sauvée par la coopération internationale que suscita l'Unesco, aux fins de sauvegarde de monuments témoins d'une très ancienne civilisation dont le monde ne pouvait admettre qu'elle disparût sans laisser

de traces. L'ouvrage de Max-Pol Fouchet restitue la Nubie telle qu'elle fut, telle, certes, qu'elle ne sera plus, mais telle aussi qu'enfin elle échappe à la mort, avec les fouilles et les déplacements et reconstructions de ses temples et sculptures. Il comprend 280 pages de 138 illustrations en noir et 18 en couleurs, dans leur presque totalité photographiques prises par l'auteur, et dont nous publions quelques-unes dans ce numéro (voir page 46) ; il est publié aux Editions Clairefontaine et Guilde du Livre (Paris-Lausanne), au prix de 49, 35 F en librairie et de 27 F au club de la Guilde du Livre. Aux mêmes éditions vient de paraître « Venise des Saisons », album dû à Gianni Berengo-Gardin, l'un des meilleurs photographes de Venise (voir page 22), et à Giorgio Bassani et Mario Soldati, deux des plus remarquables écrivains italiens de notre époque. (Prix en librairie : 49, 35 F ; au Club de la Guilde du Livre : 25 F.)

Musiques sacrées du monde entier

Le premier des quatre volumes de l'« Encyclopédie des musiques sacrées » vient de paraître aux Editions Labergerie, à Paris. Ce travail original, réalisé sous la direction de Jacques Porte, compositeur et spécialiste du chant liturgique d'Orient et d'Occident, offre pour la première fois un inventaire exhaustif des expressions musicales de trente familles religieuses et spirituelles, du védisme au shintoïsme, du bouddhisme à l'islamisme, de l'orthodoxie aux religions africaines, etc. Toutes ont créé d'étonnants chefs-d'œuvre, souvent inconnus. Cent soixante savants, musicologues et compositeurs du monde entier ont établi les textes de ce remarquable ouvrage richement illustré de 2 000 photographies en noir et en couleurs, dont le quatrième volume est constitué par un coffret de huit disques inédits de haute qualité, enregistrés sur les lieux même des cultes (durée : 96 minutes). Soulignons l'étude sur le chant bouddhique japonais, le sho-myo, due à Eta Harich Schneider, professeur à l'Université de Vienne (Autriche). (Prix de l'Encyclopédie : 490 F. Pour tous renseignements, s'adresser aux Editions Labergerie, 13, rue de Tournon, Paris.)

L'école au Pakistan

En 1970 plus de 13 millions d'enfants pakistanais fréquenteront les écoles primaires, alors qu'en 1960 un peu plus de 5 millions y étaient inscrits. Le Pakistan prévoit 2 800 000 inscriptions dans les écoles secondaires en 1970, contre 140 000 en 1960.

En bref...

■ Avec la Barbade et l'île Maurice, l'Unesco compte actuellement 125 Etats membres.

■ Il faut dans le monde 70 millions d'instituteurs d'ici l'an 2000 ; or, selon une récente estimation de l'Unesco, les institutions actuelles permettent d'en former 20 millions seulement.

■ Le Mexique est le premier pays qui ait placé son programme nucléaire sous la supervision de l'Agence atomique internationale, à d'exclusives fins pacifiques.

■ Le nombre de filles dans les écoles de Koweït a augmenté de 250 % au cours des cinq dernières années et dépasse maintenant 42 000.

Nos lecteurs nous écrivent

UNE SEULE JEUNESSE

L'idée de faire de l'Unesco une organisation pour la jeunesse, idée exprimée par M. René Maheu, directeur général (voir le « Courrier de l'Unesco », juillet-août 1968) arrive à point nommé. J'ai passé une partie de l'été dernier dans un camp international de travailleurs, des jeunes originaires de douze pays, y compris le Japon, le Ghana et la Tchécoslovaquie. Nous sommes devenus des amis, en travaillant ensemble, en plaisantant, en transpirant, en apprenant mutuellement des mots de nos langues respectives et des chansons de nos pays. Cependant, cette solidarité qui pourrait être la base même d'une coopération valable à l'avenir s'est trouvée sapée dans nombre de réunions internationales, ou ignorée, et par ceux qui représentent officiellement leur pays à l'étranger. Ma génération n'est plus divisée et c'est l'absence de sentiments d'amitié internationale dans la vieille génération qui constitue pour nous tous un grave danger.

Conny Arkenbout
Haarlem, Pays-Bas

CONVAINCRE PAPA

Qu'attendez-vous pour faire un numéro consacré aux révoltes étudiantes et ouvrières mondiales ? Ne serait-ce que pour essayer de supprimer les conflits de générations, cette initiative serait des meilleures... Montrez que l'idéal pour lequel vous luttez est celui des jeunes de tous pays. Rendez-leur la confiance dans le cœur de leurs pères qui s'effraient de leurs attitudes vis-à-vis de la civilisation et de la société dont ils héritent. Peut-être alors l'Unesco pourrait devenir l'organisme des jeunes.

Jean-Paul Le Roux
Séné, France

LES MOINS JEUNES ADMIRENT LES PLUS JEUNES

J'imagine que je ne suis pas le seul à avoir apprécié l'idéalisme et la compétence dont témoignait le texte de Maria Cristina Costa Diaz (voir le « Courrier de l'Unesco » de février 1968), lauréate du concours organisé en Uruguay, pour son essai intitulé « Le monde que nous espérons ». Nous aimerions voir un ensemble d'extraits de textes écrits par des jeunes aussi réfléchis, donnant divers points de vue sur leurs idéaux et la manière dont ils cherchent à les atteindre. Nous, les plus âgés, nous espérons depuis des décennies le monde qu'ils espèrent, mais nous avons été incapables de la créativité et de l'audace qui auraient permis de faire de notre idéal une réalité. Il faut que nous soyons prêts à aider et à encourager ces jeunes qui ont peut-être plus de perspicacité que nous.

M. E. B. Johnson
Londres, Angleterre

L'ALCOOL-DROGUE

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre dernier numéro traitant des problèmes que pose l'utilisation de la drogue et des tranquillisants. Il me semble qu'un numéro du « Courrier de l'Unesco » pourrait être consacré à la maladie alcoolique. Certains de ces anciens malades de la personnalité, qui se rapprochent étrangement des malades drogués, peuvent expliquer comment ils ont résolu leur problème de sevrage et d'abstinence par une réadaptation progressive et une véritable reconstruction de leur personnalité.

Par des réunions fermées consacrées uniquement aux malades alcooliques ou drogués, qui ne se portent pas de jugement réciproque, sans l'intervention d'une seule personne n'étant pas atteinte (pas de médecin, ni de psychologue, sauf s'ils sont eux-mêmes atteints), ces personnes ont su se libérer par une sorte de psychothérapie de groupe et ont établi elles-mêmes un programme de rétablissement qu'elles suggèrent aux nouveaux désirent sincèrement en sortir.

Robert Dauteuil
Wissous, France

ET LE TABAC-DROGUE

Pourquoi donc, dans votre si intéressant numéro de mai 1968 « Alerte à la drogue » ne parlez-vous pas longuement d'une drogue qui, depuis près d'un demi-millénaire ravage l'humanité plus que les hallucinogènes de toute époque ? Une drogue qui fait en France autant de victimes que les accidents de la route, en Grande-Bretagne trois fois plus que ces mêmes accidents, et cinq fois plus aux U.S.A. Pourquoi donc à la page 7 de votre numéro précité ne voit-on pas la belle Nicotiana Tabacum parmi les plantes à drogue ?

Chacun de nous ne connaît que très rarement des intoxiqués de l'opium ou des hallucinogènes. Mais tous nous connaissons quantité de gros fumeurs, qui, par leur vice, aplatissent leurs portefeuilles familiaux, diminuent leur productivité sociale et abrègent leur vie par leur lot spécial de maladies, dont, notamment, les attaques coronaires, les ulcères peptiques, bronchites, emphysèmes et le fameux cancer du poumon ou de la gorge. On ne vend pas encore les stupéfiants à tous les coins de rue comme le tabac, qu'une splendide publicité, d'ailleurs, nous pousse à consommer au maximum...

A. Sonnier
Nice, France

LES PHOQUES ET LES HOMMES

Je viens vous supplier d'user de votre autorité auprès des autorités du Canada et de partout où se pratique le massacre des bébés-phoques.

Pour ma part, j'adresse mes protestations indignées aux autorités et à

la presse, quoi que ce ne soit pas mon genre, pour que cesse cette horrible boucherie. La souffrance des animaux a quelque chose de plus horrible que celle des hommes qui, eux peuvent encore se défendre.

Sella Achedjian
Bruxelles, Belgique

DROITS DE L'HOMME

ET FAITS DE GUERRE

Je suis étonné de ne rien encore trouver, dans les numéros du « Courrier » que je viens de recevoir, sur le Biafra. Il me semble pourtant qu'il y aurait là, amplement, hélas ! sujet sur lequel, sur les seuls plans de la solidarité et de la culture humaines, il serait utile d'alerter l'opinion mondiale.

Paul Bresson
Versailles, France

RACE ET DÉVELOPPEMENT

Votre prise de position contre l'Apartheid me paraît incompréhensible. Pourquoi condamner une politique de développement séparé ? Dans une société où cohabitent des races parvenues à des niveaux différents, ces races peuvent progresser au mieux, chacune dans son cadre propre. Le côte-à-côte est bien la meilleure solution au problème puisqu'il évite des heurts et des concurrences.

Ce développement séparé, qui conduit à la création d'Etats noirs, ne mérite aucun des reproches de colonisation, d'oppression des Noirs par les Blancs, que vous avez développés dans vos colonnes.

G. M. Barbier
Paris, France

POUR L'APARTHEID

ET L'INFORMATION

Étant donné les tendances anti-occidentales de votre revue, je vous prie de me rayer de la liste de vos abonnés ; d'ailleurs, je reçois à titre gracieux la « Revue de l'Afrique du Sud » et ainsi je suis mieux informé sur le problème de l'Afrique.

Paul Le Reste
Hennebont, France

COMPRENDRE LA PENSÉE RELIGIEUSE DES AUTRES

J'aimerais trouver dans l'un de vos futurs numéros quelque article sur les diverses religions à travers le monde. Chaque religion est en effet si différente de l'autre que nous nous comprenons mal les uns les autres. Nous sommes parfois portés à dédaigner la religion qui n'est pas la nôtre, mais je pense que si nous étions informés de ce que sont les autres religions, le complexe de supériorité dont témoigne notre attitude s'atténuerait.

Marlène Hung Fok King
Port-Louis, Ile Maurice

INDEX DU COURRIER DE L'UNESCO 1968

Janvier

ANNEE INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME. Genèse de la charte des droits de l'homme (R. Cassin). 30 réponses sur les droits de l'homme. L'Unesco et les droits de l'homme. Le droit universel à l'éducation (L. François). Pierre angulaire du savoir. Le racisme sous le masque (J. Rex). L'opinion publique a voix au chapitre (S. MacBride). Trésors d'art : jeune roi de Crète.

Février

SCIENCE ET HUMANISME de notre temps (L.M. Gould). Et du lilas dans le cosmos... (L. Kasil). Science libératrice (P. Couderc). Modèle mathématique de l'Unesco pour le Mékong (W.I. Ellis). Nouvelle musique des sphères : communications par satellites (W. Schramm). Le monde que nous espérons (M.C. Costa Diaz). Trésors d'art : musicien céleste (Japon).

Mars

LA SANTE aujourd'hui et demain (M.G. Candau). Vers l'an 2000 (J.M. van Gindertael). Il manque 3 millions et demi de médecins (S. Kavka). Aux bons soins de l'ordinateur (J. Anderson). Expérimentation sur l'homme : dilemme de la médecine (M. Florin), les savants ont la parole, échos dans la presse scientifique. Comment se porte le monde. Trésors d'art : les grelots de la folie (France).

Avril

ALPHABETISATION. Appel du Comité consultatif international de liaison pour l'alphabétisation. Les hommes en marge de l'écriture (F. Valderrama). Nouvelles étapes de l'alphabétisation (A. Deléon). L'ABC du développement (enquête de l'Unesco). Sténographie pour une victoire (F. Salis et L. Attinelli). Sardaigne, île aux tournois de poésie. Entretien avec la princesse Achraf. Notre seule chance d'éliminer l'analphabétisme (Ch. Jeffries). Année internationale des droits de l'homme (R. Maheu).

Mai

ALERTE A LA DROGUE. Contre le trafic des stupéfiants (V. Kusevic). De l'opium au LSD (M. Granier-Doyeux). Un savant juge les drogues (R.H. Blum). LSD, menace contre la jeunesse (K. Evang). Vogue inquiétante des tranquillisants (G. Avroutski). Interpol contre trafiquants (J. Nepote). Déclaration sur la race et les préjugés raciaux. Trésors d'art : dame de miséricorde (Suisse).

Juin

MENACE SUR LE PARTHENON, BOROBUDUR, SRIRANGAM... La sauvegarde du patrimoine culturel (H. Daifuku). Missions Unesco

pour les monuments. Programme de tourisme culturel au Brésil (M. Parent). Le Parthénon en danger (G. Dostas). Pages en couleurs. Borobudur menacé de destruction (B.P. Groslier). Temples colosses du sud de l'Inde. Temples colosses du Guatemala. Sauvegarde du patrimoine européen. Kazanlik, civilisation thrace en Bulgarie. Grands hommes, grands événements. Trésors d'art : temple de Madural (Inde).

Juillet-août

UTILISATIONS PACIFIQUES DE L'ATOME. Agence Internationale de l'énergie atomique. Prodigieuses vertus de l'atome (I.H. Usmani). Excavateurs nucléaires (C. Schaerf). Apprivoiser la radio-activité (S. White). Vie d'une mouche à l'ère atomique (D.A. Lindquist). Carbone 14, horloge de l'archéologue (W.F. Libby). L'énigme de Tartaria. Sophie et Bruno au pays de l'atome. A travers la résurrection de la matière (G.N. Flerov et V.I. Kouznetsov). Baguette magique pour l'avenir (G.T. Seaborg). Atomes dernier cri. L'Unesco doit devenir l'organisation de la jeunesse (R. Maheu). Trésors d'art : Chalchiuhcuiuatl (Mexique).

Septembre-octobre

JAPON, 100 ANS APRES MEIJI. L'empereur Meiji (K. Kimura). Un maître des lumières (Y. Fukuzawa). Le grand manifeste de Fukuzawa. L'enseignement au Japon (M. Hiratsuka). Du chrysanthème à l'ordinateur. Apports du Japon aux littératures et aux arts d'Occident (E. Miner). Grands écrivains d'aujourd'hui. Visages de l'art dramatique. Pages en couleurs. Au pays des 10 000 poupées. Tokyo, 800 ans d'histoire (W.A. Robson). Kenzo Tange et la future mégapole (S. Koffler). Hokkaido, jeune terre du nord. Jeunesse, promesses et désarroi. Evolution de l'écriture japonaise (S.I. Hasegawa). Trésors d'art : la pluie (Japon).

Novembre

LE DROIT D'ÊTRE UN HOMME. L'odyssée de la conscience humaine (R. Maheu). Les droits de l'homme demain... (H. Saba). Le droit d'être un homme (J. Hersch) : en tous temps, en tous lieux la même revendication ; arracher les masques du tyran ; le scandale des opprimés ; le devoir d'être un homme. Egalité de droit pour les femmes. Cartes de vœux de l'Unicef.

Décembre

SAUVER VENISE (A. Vroni). Entre les menaces de la terre et de la mer ; pour que la ville-musée ne soit pas ville morte (étude Unesco). Patrimoine artistique en péril (L. Frédéric). Vocation internationale de Venise (M. Brion). Philae, appel de l'Unesco (R. Maheu). La survie de Philae (L. Christophe). Abou Simbel sauvé. Trésors d'art : la Piazzetta (Venise).

Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★
ALBANIE. N. Sh. Botimeve, Naim Frasheri, Tirana. — ALGÉRIE. Institut Pédagogique National, 11, rue Ali-Haddad, Alger. — ALLEMAGNE. Toutes les publications : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 12). — AUTRICHE. Verlag Georg Fromme et C^o Spengergasse 39, Vienne V. (AS 82). — BELGIQUE. Toutes les publications : Editions « Labor », 342, rue Royale, Bruxelles 3. Standaard. Wetenschappelijke Uitgeverij, Belgelie 147, Antwerpen 1. Seulement pour « le Courrier » (170 FB) et les diapositives (488 FB) : Jean de Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3 380.00. — BRÉSIL. Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo. Caixa Postal 4081-ZC-05. Rio de Janeiro, Guanabara. — BULGARIE. Raznoiznos 1, Tzar Assen, Sofia. — CAMBODGE. Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouloche, Phnom Penh. — CAME-ROUN. Papeterie Moderne, Maller & Cie, B. P. 495, Yaoundé. — CANADA. Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 4.00). — CHILI. Toutes les publications : Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco, Mac-Iver 764, dpto. 63, Santiago (E*). — REP. DEM. DU CONGO. La Librairie, Institut politique congolais. B. P. 23-07, Kinshasa. — COTE-D'IVOIRE. Centre d'Édition et de Diffusion Africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — DANEMARK. Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade 1165 Copenhagen K (D. Kr. 20). — ESPAGNE. Toutes les publications : Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid, 14. Pour « le Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid. (Pts 180). Sous-agent « le Courrier ». Ediciones Liber, Apartado de correos, 17, Ondárroa (Vizcaya). — ÉTATS-

UNIS. Unesco Publications Center, 317 East 34th Street. New York N.Y. 10016 (\$ 5). — FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (Fmk 11,90). — FRANCE. Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 12). — GRÈCE. Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — Librairie Eleftheroudakis, Nikkiss, 4. Athènes. — HAITI. Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — HONGRIE. Akadémiai Könyvesbolt, Vaci U 22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Budapest VI. Népköztársasag U. 16. — ILE MAURICE. Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbonn St. Port-Louis. — INDE. Orient Longmans Ltd., 17 Chitarranjan Avenue, Calcutta 13. Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1 ; 36a, Mount Road, Madras 2. Kanson House, 1/24 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi. Indian National Commission for Unesco, att.. The Librarian Ministry of Education, "C" Wing, Room 214, Shastri Bhawan, Nouvelle Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle Delhi. (R. 13.50) — IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — IRLANDE. The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — ISRAËL. Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore ; 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. — ITALIE. Toutes les publications : Libreria Commissionaria Sansoni, via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence, et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Piazza Galvani 1/h. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Rizzoli Galleria Colonna, Largo Chigi. Diffusione Edizioni Anglo-Americane, 28, via Lima, 00198, Rome. Turin : Librairie Française, Piazza Castello 9. — JAPON. Maruzen Co Ltd, 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo. — LIBAN. Librairie Antoine, A. Naulat et Frères, B. P. 656, Beyrouth. — LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. (170 F. L.). — MADAGASCAR. Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache. Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et pré-scolaires, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — MALI. Librairie Populaire du Mali, B. P. 28, Bamako. — MAROC. Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed-V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : Pour les membres du corps enseignant : Commis-

sion nationale marocaine pour l'Unesco, 20 Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324.45). — MARTINIQUE. Librairie J. Bocage, rue Lavoisier, B.P. 208, Fort-de-France. — MEXIQUE. Editoria Hermes Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (Ps. 30). — MONACO. British Library, 30, bld des Moulins, Monte-Carlo. — MOZAMBIQUE. Salema & Carvalho Ltda., Caixa Postal 192, Beira. — NORVÈGE. Toutes les publications : A.S. Bokhjornet, Akersgt 41 Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesen, Litteraturjeneste Box 6125 Oslo 6. — NOUVELLE-CALÉDONIE. Reprex. Av. de la Victoire, Immeuble Paimboc, Nouméa. — PAYS-BAS. N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 10). — POLOGNE. Toutes les publications : ORWN PAN. Palac Kultury, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUSH » ul. Wronia 23 Varsovie 10. — PORTUGAL. Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — RÉPUBLIQUE ARABE UNIE. Librairie Kasr El Nil 3, rue Kasr El Nil, Le Caire, Sous-agent : la Renaissance d'Égypte, 9 Tr. Adly Pasha, Le Caire. — ROUMANIE. Cartimex, P.O.B. 134-135, 126 Calea Victoriei, Bucarest. — ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (20/-). — SÉNÉGAL. La Maison du livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. — SUÈDE. Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes, Kongl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : The United Association of Sweden, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. — SUISSE. Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIII 23383. Payot, 6, rue Grenus 1211 Genève, 11 C.C.P. 1-236. Pour « le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 12-4811 (FS. 12). — SYRIE. Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — TCHÉCOSLOVAQUIE. S.N.T.L., Splena 51, Prague 2. (Exposition permanente) ; Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka, 4, Prague 1. — TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — TURQUIE. Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. U.R.S.S. Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — URUGUAY. Editorial Losada Uruguay, S.A. Colonia 1060, Montevideo. — VIETNAM. Librairie Papeterie Xuan Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — YUGOSLAVIE. Jugoslovenska-Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Zaluzba Slovenije, Mestni Trg, 26, Ljubljana.

PHILAE ILE DES DIEUX

(Voir page 46)

Photo Unesco-Dominique Rogier

